

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

POÉSIE.

UNE VISION D'AMOUR.

EST-CE un rêve ?.. hélas oui.. c'est le rêve en-
chanté.
Que d'une voix émue un proscrit m'a conté :
Souvent au sein des mers oubliant la tempête,
Il crut voir un oiseau qui planait sur sa tête ;
L'éclat de son plumage éblouissait les yeux ;
Son regard était doux, son chant mélodieux ;
Mais il fuyait toujours et son aile trompeuse
Plongeait en se jouant dans la vague écumeuse ;
Cet habitant des airs qu'était-il ? le bonheur....
Souvent si près des yeux, toujours si loin du cœur !
Il venait au proscrit porté par l'espérance,
Et lorsqu'il avait fui, c'était un vide immense.
Ainsi vient, ainsi fuit à chaque heure du jour
L'insaisissable objet de mes rêves d'amour ;
Ainsi le voyageur qui marche solitaire
Voit la bergeronnette amante du mystère
Voltiger devant lui de sentier en sentier
Des fleurs de l'aubépine aux fleurs de l'églantier ;
Oui, jusqu'au fond des bois, jusqu'au sein des montagnes
Partout je t'aperçois, partout tu m'accompagnes,
Sylphide aux cheveux blancs, au sourire enfantin
Dont le cœur est d'un ange et l'esprit d'un lutin,

Je te trouve et te perds, et quand je t'ai perdue,
J'attends désespéré que tu me sois rendue !

Dans l'absence aux longs jours, désert morne et glacé,
Que de fois du bonheur l'éclair s'est effacé !
Suis-je donc le jouet d'un perfide mirage ?
Ah ! s'il en est ainsi, qu'à jamais ton image
S'éloigne de mes yeux ! par pitié laisse moi,
Et que mon cœur, du moins, ne garde rien de toi !...
Insensé ! qu'ai-je dit ? et pourquoi donc me plaindre ?
Sans cesse désirer, sans cesse attendre et craindre,
Former toujours des vœux et ne rien obtenir,
Poursuivre un but caché dans l'obscur avenir
Comme à travers les bois un feu qui s'évapore,
Aimer, et puis souffrir, et puis aimer encore,
Sans voir le sort des fleurs, sans penser qu'un moment
Suffit pour effacer l'azur du firmament,
Tel est notre destin ; enivrés de nos songes,
Nous aimons tous à croire à leurs rians mensonges,
Jusqu'à l'heure fatale où nos yeux sans bandeau
S'ouvrent désenchantés aux portes du tombeau.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Bordeaux, 1839.

PROCES DE NICOLAS FOUQUET. ⁽¹⁾

PROJET DE RÉVOLTE

TROUVÉ DANS LES PAPIERS DU CHATEAU DE VAUX.



L'ESPRIT de Son Eminence, susceptible naturellement de toute mauvaise impression contre qui que ce soit (2), et particulièrement contre ceux qui sont en un poste considérable et en quelque estime dans le monde ; son naturel déflant et jaloux, les dissensions et inimitiés qu'il a semées avec un soin et un artifice incroyable dans l'esprit de tous ceux qui ont quelque part dans les affaires de l'Etat, et le peu de reconnaissance qu'il a des services receus quand il ne croit plus avoir besoin de ceux qui les lui ont rendus, donnant lieu à chacun de l'appréhender, à quoi ont donné plus de lieu en mon particulier le plaisir qu'il tesmoigne trop souvent et trop ouvertement prendre à escouter ceux qui lui ont parlé contre moi, auxquels il donne tout accès et toute créance, sans considérer la qualité des gens, l'intérêt qui les y pousse et le tort qu'il se fait lui-mesme de décréditer un surintendant qui a toujours une infinité d'ennemis (3), que lui attire inévitablement un employ qui ne consiste qu'à prendre le bien des particuliers pour le service du roi, outre la haine et l'envie qui suivent ordinairement les finances ; d'ailleurs, les commissions qu'il a données à mon frère l'abbé, qui s'est engagé trop légèrement, puisqu'il n'a pas de titre pour cela, contre M. le prince et les siens, à l'exécution de tous ses ordres, contre ceux qu'il a voulu persécuter, ne pouvant qu'il ne nous ait attiré un nombre d'ennemis considérable qui confondent toute la famille, attendent l'occasion de nous perdre, et travaillent sans discontinuer près de Son Eminence mesme, cognoissant son foible, à luy mettre dans l'esprit des défiances et des soupçons mal fondez ; ces choses, dis-je, et les cognoissances particulières qu'il a données à un grand nombre de personnes de sa mauvaise volonté, m'en faisant craindre avec raison les effets, puisque le pouvoir absolu qu'il a sur l'esprit du roy et de la reine lui rendent facile tout ce qu'il veut entreprendre, et considérant que la timidité naturelle qui prédomine en luy ne lui permettra jamais d'entreprendre de m'esloigner seulement, ce qu'il aurait exécuté déjà s'il n'avait pas été retenu par l'appréhension de quelque vigueur qu'il a reconnue en mes frères et en moi, un bon nombre d'amis que l'on a servi en toutes occasions, quelque intelligence que l'expérience m'a donnée dans les affaires, une charge considérable dans le parlement, des places fortes occupées par nous ou nos amis,

(1) Voir notre dernière livraison.

(2) Fouquet s'était d'abord servi de chiffres pour désigner les noms propres ; plus tard, en corrigeant son projet, il fit usage partout des caractères ordinaires. Voici quel était primitivement le début du projet : "La faiblesse de l'esprit de 1032 (le cardinal), le pouvoir absolu qu'il a sur 2000 et sur 1500 (le roi et la reine), et par conséquent l'autorité souveraine dans 1600 (le royaume), etc."

(3) Le projet portait d'abord : " Dont le crédit seul fait subsister l'Etat et qu'il ne peut qu'il n'ait une infinité d'ennemis."

et des alliances assez avantageuses, outre la dignité de mes deux frères dans l'Eglise ; ces considérations, qui paroissent fortes d'un costé à me retenir dans le poste où je suis, d'un autre ne peuvent permettre que j'en sorte sans que l'on tente tout d'un coup de nous accabler et de nous perdre, parce que, par la cognoissance que j'ay de ses pensées, et dont je l'ay ouy parler en d'autres occasions, il ne se résoudra jamais de nous pousser, s'il peut croire que nous en reviendrions, et qu'il pourroit estre exposé au ressentiment de gens qu'il estime hardis et courageux.

" Il faut donc craindre tout et le prévoir, afin que si je me trouvais hors de la liberté de m'en pouvoir expliquer, lors on eust recours à ce papier pour m'y chercher les remèdes qu'on ne pourrait trouver ailleurs, et que ceux de mes amis qui auront été avertis d'y avoir recours sachent qui sont ceux auxquels ils peuvent prendre confiance.

" Premièrement, si j'estois mis en prison et que mon frère l'abbé, qui s'est divisé dans les derniers temps d'avec moi mal à propos, n'y fust pas et qu'on le laissast en liberté, il faudroit doubter qu'il eust été gagné contre moi, et il serait plus à craindre en cela qu'aucun autre (1). C'est pourquoi le premier ordre serait d'en advertir un chacun, estre sur ses gardes à observer sa conduite. Si j'estois donc prisonnier et que l'on eust la liberté de me parler, je donnerois les ordres de là tels qu'il faudroit les suivre, et ainsi cette instruction demeurerait inutile et ne peut servir qu'en cas que je fusse resserré et ne puisse avoir commerce libre avec mes véritables amis.

" La première chose donc qu'il faudroit tenter seroit que ma mère, ma femme, ceux de mes frères qui seroient en liberté, le marquis de Charrost et mes autres parens proches, fissent par prières et sollicitations, tout ce qu'ils pourroient, premièrement pour me faire avoir un valet avec moi, et ce valet, s'ils en avoient le choix, serait Vatel ; si on ne pouvoit l'obtenir, on tenteroit pour Long-Champs, sinon pour Courtois ou Lavallée.

" Quelques jours après l'avoir obtenu, on feroit instance pour mon cuisinier, et on laisseroit entendre que je ne mange pas, que l'on ne doit pas refuser cette satisfaction, à moins d'avoir quelque mauvais dessein.

(Ici Fouquet recommande qu'on tâche de lui envoyer aussi Bruant, son commis, et Pecquet son médecin).

" On feroit tous les efforts d'avoir commerce par le moyen d'autres prisonniers, s'il y en avait au mesme lieu, ou en gagnant les gardes, ce qui se fait toujours avec un peu de temps, d'argent et d'application. . . .

" Cependant il faudroit sous main voir tous ceux que l'alliance, l'amitié et la reconnaissance obligent d'estre dans nos intérêts, pour s'en assurer, et les engager de plus en plus à sçavoir d'eux jusques où ils voudroient aller.

" Mme du Plessis-Bellière, à qui je me fie de tout et pour qui je n'ai jamais eu aucun secret ni aucune réserve, seroit celle

(1) Il y avait d'abord : Si j'estois mis en prison et que mon frère l'abbé n'y fust pas, il faudroit suivre son avis et le laisser faire, s'il estoit en estat d'agir et qu'il conservast pour moi l'amitié qu'il est obligé et dont je ne puis doubter."

qu'il faudroit consulter sur toutes choses, et suivre ses ordres si elle estoit en liberté, mesme la prier de se mettre en lieu seur.

“ Elle connoit mes véritables amis, et peut-estre qu'il y en a qui auroient honte de manquer aux choses qui seroient proposées par moy de sa part.

“ Quand on auroit bien pris ses mesures, qu'il se fust passé environ ce temps de trois mois à obtenir de petits soulagemens dans ma prison, le premier pas seroit de faire que M. le comte de Charrost allast à Calais, qu'il mist sa garnison en bon estat, qu'il fist réparer sa place et s'y tint sans en partir pour quoy que ce fust. Si le marquis de Charrost n'estoit point en quartier de sa charge de capitaine des gardes, il se retireroit aussi à Calais avec M. son père, et y mèneroit ma fille, laquelle il faudroit que Mme du Plessis-Bellièrè fist souvenir de toutes les obligations qu'elle m'a, de l'honneur qu'elle peut acquérir en tenant par ses caresses, par ses prières et par sa conduite, M. son beau-père et son mari dans mes intérêt, sans qu'il entrast en aucun tempéramment là-dessus.

“ Si M. de Bar, qui est homme de grand mérite, qui a beaucoup d'honneur et de fidélité, qui a eu autrefois la même protection que nous, et qui m'a donné des paroles formelles de son amitié, vouloit aussi se tenir dans la citadelle d'Amiens et y mettre un peu de monde extraordinaire et de munitions, sans rien faire néanmoins que de confirmer M. le comte de Charrost de s'asseurer encore de ses amis et du crédit qu'il a (1) au Havre, et sur M. de Montdejeu, gouverneur d'Arras.

“ Je ne doute point que Mme du Plessis-Bellièrè n'obtint pas de M. de Bar tout ce que dessus, au moins pour l'extérieur, et à plus forte raison de M. le marquis de Créquy, que je souhaiterois de faire le mesme personnage et se tenir dans sa place. Je suis asseuré que M. de Feuquières feroit de mesme au moindre mot qu'on lui en diroit.

“ M. le marquis de Créquy pourroit faire souvenir M. de Fabert des paroles formelles qu'il m'a données et à lui par écrit (2) d'estre dans mes intérêt, et la marque qu'il faudroit luy en demander, s'il persistoit en cette volonté, seroit que lui et M. de Fabert escrivissent à son éminence en ma faveur fort pressamment, pour obtenir ma liberté, qu'il promist d'estre ma caution de rien entreprendre, et, s'il ne pouvoit rien obtenir, qu'il insinuat que tous les gouverneurs cy-dessus nommés donneroient leur parole pour moi ; et en cas que M. de Fabert ne voulust pas pousser l'affaire et s'engager si avant, M. le marquis pourroit agir et faire des efforts en son nom, et de tous les dits gouverneurs, par lettres et se tenans dans leurs places.

“ Peut-estre M. d'Estrades ne refuseroit pas aussi une première tentative.

“ Je n'ay point dit cy-dessus la première chose de toutes par où il faudroit commencer, mais fort secrettement, qui seroit d'envoyer, au moment de nostre détention, les gentilshommes de nos amis, et qui sont assurez dans Belle-Isle ; M. de Brancas, auquel je me confie entièrement, auroit la conduite de tout avec Mme du Plessis.

“ M. le chevalier de Meaupeou pourroit donner des sergens assurez et y faire filer quelques soldats (3).

“ Et comme il y a grande apparence que le premier effort seroit contre Belle-Isle et Concarneau, que l'on tascheroit de surprendre,

(1) “ M'a dit avoir sur M. de Bellebrune, gouverneur de Heslin.” Mots effacés et remplacés par ceux qui suivent.

(2) Par écrit. Toujours le même système pour s'assurer les gens.

(3) Tunt de sa compagnie que de celles de ses amis.” Mots effacés.

et que M. le maréchal de la Meilleraye, quoy qu'il m'ait donné parole d'estre dans mes intérêt envers et contre tous, en présence de M. de Brancas et de Mme du Plessis, n'en userait peut-estre pas trop bien, il faudroit avertir Deslandes de prendre des hommes de plus qu'il pourroit, sans faire néanmoins rien de mal à propos.

“ Que Devaux y mist des cavaliers ; en un mot que la place fust munie de tout.

“ Il faudroit pour cet effet, envoyer un homme en diligence à Concarneau trouver Deslandes, dont je connois le cœur l'expérience et la fidélité, pour lui donner avis de mon emprisonnement, et ordre de ne rien faire d'esclat en sa province, ne point parler et se tenir en repos, crainte que d'en user autrement ne donnast occasion de nous pousser ; mais il pourroit sans dire mot, fortifier sa place d'hommes, de munitions de toutes sortes, retirer les vaisseaux qu'il auroit à la mer, et tenir toutes les affaires en bon estat, acheter des chevaux et autres choses pour s'en servir quand il en seroit temps.

“ Il faudroit aussi dépêcher un courrier à Mme la marquise d'Asserac et la prier de donner les ordres à l'Isle-Dieu qu'elle jugeroit à propos, pour exécuter ce qu'elle manderait de Paris, où elle viendroit conférer avec Mme du Plessis.

“ Ce qu'elle pourroit faire seroit de faire venir quelques vaisseaux à l'Isle-Dieu pour porter des hommes et des munitions où il seroit besoin, faire accommoder Saint-Michel-Tombelaine, et faire les choses qui lui seroient dites et qu'elle pourroit mieux exécuter que d'autres, parce qu'elle a du cœur, de l'affection, du pouvoir, et que l'on doit entièrement s'y fier. Il faudroit qu'elle observast une grande modération dans ses paroles.

“ Il seroit important que celui qui commande dans Saint-Michel-Tombelaine soit adverty de s'y tenir, et mettre le nombre d'hommes d'armes, de munitions et vivre nécessaires, ledit lieu de Tombelaine pouvant estre de grande utilité, comme il sera dit cy-après.

“ Si Mme du Plessis se trouvoit obligée de sortir de Paris, il faudroit qu'elle allast s'enfermer quelque temps dans la citadelle d'Amiens ou de Verdun, pour y conférer et donner les ordres aux gens dont on se voudroit servir.

“ Prendre garde surtout à ne point escrire aucune chose importante par la poste, mais envoyer partout des hommes exprès, soit cavaliers, ou gens de pied ou religieux.

“ M. de Brancas, MM. de Langlade et de Gourville m'ont beaucoup d'obligation, et, leur ayant confié le secret de toutes mes affaires, sont plus capable d'agir que d'autres hommes et de s'asseurer des amis qu'il cognoissent obligés à ne me pas abandonner.

(Ici quatre paragraphes consacrés à MM. de Larochehoucalt, de Marsillac et de Bournonville. Suivent trois paragraphes indiquant les démarches que MM. de Harlay, Meaupeou, Miron, Chanut et Jaunart devraient faire près du Parlement.)

“ Une chose est d'avertir mes amis qui commandent à Belle-Isle, Concarneau et Tombelaine, que les ordres de Mme du Plessis doivent estre exécutés comme les miens.

“ M. Chanut me feroit un singulier plaisir de venir prendre une chambre au logis où sera ma femme, pour lui donner conseil en toute sa conduite, et qu'elle y prenne créance entière et ne fasse rien sans son avis.

“ Une des choses les plus nécessaires à observer est (1) que

(1) Il y avait d'abord : “ est de sçavoir s'il n'est pas meilleur que M. de

M. de Langlade, M. de Gourville sortent de Paris, se mettent en seureté, fassent savoir de leurs nouvelles à Mme du Plessis, au marquis de Créqui, à M. de Brancas et aux autres, et qu'ils laissent à Paris quelque homme de cognoissance capable d'exécuter une entreprise considérable s'il estait besoin.

“ Il est bon que mes amis soient advertis que M. le commandant de Neuf-Chaisé me doit le rétablissement de sa fortune ; que sa charge de vice-amiral a esté payée des deniers que je lui ai donnés par la main de Mme du Plessis, et que jamais un homme n'a donné des parolles plus formelles que lui d'estre dans mes intérêt en tout temps, sans distinction et sans réserve envers et contre tous.

“ Qu'il est important que quelqu'un d'entr'eux lui parle et voye la situation de son esprit, non pas qu'il fust à propos qu'il se déclarast pour moy ; car, de ce moment, il serait tout-à-fait incapable de me servir ; mais comme les principaux établissemens sur lesquels je me fonde sont maritimes, comme Belle-Isle, Concarneau, Le Havre et Calais, il est bien assuré que le commandement des vaisseaux tombant en ses mains, il pourroit nous servir bien inutilement en ne faisant rien, et lorsqu'il seroit en mer trouvant des difficultés qui ne manquent jamais quand on veut.

“ Il faudroit que M. de Guinant, lequel (1) a beaucoup de cognoissance de la mer et auquel je me fie, contribuast à munir toutes nos places de choses nécessaires, et des hommes qui seroient levez par les ordres de Gourville ou des gens cy-dessus-nommez ; c'est pourquoy il seroit important qu'il fust adverti en diligence de se mettre en bon estat et de se rendre à Belle-Isle (2).

“ Comme l'argent seroit nécessaire pour toutes ces dépenses, je laisseray ordre au commandant de Belle-Isle d'en donner autant qu'il en aura, sur les ordres de Mme du Plessis, de M. de Brancas, de M. d'Agde ou de M. de Gourville ; mais il le faut mesnager, et que mes amis en empruntent partout pour n'en pas manquer....

“ M. d'Agde, par sous-main, conduira de grandes négociations dans le parlement sur d'autres sujets que le mien, et mesme par mes amis assurez dans les autres parlemens, où il ne manque jamais de matière, à l'occasion des levées, de donner des arrests et troubler les receptes, ce qui fait qu'on n'est pas si hardy dans ces temps-là à pousser une violence, et on ne veut pas avoir tant d'affaires à la fois.

“ Le clergé peut encore, par son moyen et M. de Narbonne, fournir des occasions d'affaires en si grand nombre que l'on voudra, en demandant des estats généraux avec la noblesse, ou des conciles nationaux qu'ils pourroient convoquer d'eux-mesmes en lieux éloigné des troupes, et y proposer mille matières délicates.

“ M. de La Salle, qui doit avoir cognoissance de tous les secours qu'on peut tirer par nos correspondances des autres royaumes et Estats, y peut aussi estres employé et donner des assistances à nos places. Voilà l'état où il faut mettre les choses sans faire d'autre pas, si on se contentoit de me tenir prisonnier ; mais si on passoit outre et que l'on voulust faire mon procez, il faudroit faire d'autre pas ; et, après que tous les gouverneurs auroient

Gourville ne tesmoigne pas trop estre dans mes intérêt, au contraire, à l'extérieur assez d'indifférence quelques jours, afin qu'il se conserve en estat d'exécuter quelque entreprise considérable s'il en estoit besoin.”

(1) Il y avoit primitivement : “ Lequel à mon advis se trouvera lors à la teste des vaisseaux, au convoy de Bordeaux, qui sont à moy, achepter de mes deniers, sous son nom.”

(2) Il y avoit à la suite ces mots : “ ou au Havre, mais ce dernier serait le meilleur.” Effacés.

écrit à Son Eminence pour demander ma liberté avec termes pressans comme mes amis, s'ils n'obtenoient promptement l'effet de leur demande et que l'on continuast à faire la moindre procédure, il faudroit en ce cas montrer leur bonne volonté et commencer tout d'un coup, divers prétextes de ce qui leur est deub, par arrester tous les deniers des recettes, non seulement de leurs places, mais des lieux où leurs garnisons pourroient courre ; faire faire nouveau serment à tous leurs officiers et soldats, mettre de hors tous les habitans et soldats suspects, peu à peu, et publier un manifeste contre l'oppression du gouvernement.

“ C'est en cas où Guynan pourroit, avec quelques vaisseaux de guerre, s'assurant en diligence du plus grand nombre d'hommes qu'il pourroit, matelots et soldats, principalement étrangers, prendre tous les vaisseaux qu'il rencontreroit dans la rivière du Havre à Rouen, et par toute la coste, et mettre les uns pour bruslots, et des autres en faire des vaisseaux de guerre ; en sorte qu'il auroit une petite armée assez considérable, retraite en de bons ports, et y méneroit toutes les marchandises dont il pourroit faire argent....

“ Il est impossible, ces choses estant bien conduites, se joignant à tous les malcontans par d'autres intérêts, que l'on ne fist une affaire assez forte pour tenir les choses longtemps en haleine, et en venir à une bonne composition, d'autant plus qu'on ne demanderoit que la liberté d'un homme qui donneroit des cautions de ne faire aucun mal.

“ Je ne dis point qu'il faudroit oster tous mes papiers, mon argent, ma vaisselle et mes meubles les plus considérables de mes maisons de Paris, de Saint-Mandé, de chez M. Bruant, et les mettre dès le premier jour à couvert dans une ou plusieurs maisons religieuses et chez M. de Bournonville, et s'asseurer d'un procureur au parlement, fidèle et zélé, qui pourroit estre donné par M. de Maupeou, le président de la première....

“ Une chose qu'il ne faudroit pas manquer de tenter seroit d'enlever des plus considérables hommes du conseil, au mesme moment de la rupture, comme M. Le Tellier, et quelques autres de nos ennemis les plus considérables, et bien faire sa partie pour la retraite, ce qui n'est pas impossible.

“ Si on avoit des gens dans Paris assez hardis pour un coup considérable, et quelqu'un de teste à les conduire, si les choses venoient à cette extrémité et que le procez fust bien avancé, ce seroient un coup embarrassant de prendre de force le rapporteur et les papiers, ce que M. Jannart ou autre de cette qualité pourroit bien indiquer par le moyen de petits greffiers que l'on peut gagner, et c'est une chose qui a peu estre pratiquée au procez de M. de Chenaille, le plus aisément du monde, où, si les minutes avoient été prises, il n'y avoit plus preuve de rien.

“ M. Pellisson est un homme d'esprit et de fidélité connue, auquel on pourroit prendre créance, et qui pourroit servir utilement à composer les manifestes et autres ouvrages dont on auroit besoin, et porter des parolles secrettes des uns aux autres.

“ Il faudroit, sous mille noms différens et divers intéressez, recommencer à faire des imprimez de toutes sortes dans les grandes villes du royaume, d'en envoyer par les postes et semer par les maisons.

“ Pour cet effet encore, mettre les imprimeries en lieux seurs ; il y en a une à Belle-Isle.

“ M. le premier président de La Moignon, qui m'a l'obligation tout entière du poste qu'il occupe, auquel il ne seroit jamais parvenu, quelque mérite qu'il ait, si je ne lui en avois donné le des-

sein, si je ne l'avois cultivé et pris la conduite de tout avec des soins et des applications incroyables, m'a donné tant de paroles de reconnaissance et d'amitié que je ne puis douter qu'il ne fist les derniers efforts pour moi, et qu'il peut faire en plusieurs façons, en demandant luy-mesme personnellement ma liberté, en se rendant caution et faisant cognoistre qu'il ne cessera point d'en parler tous les jours qu'il ne l'aye obtenue ; que c'est son affaire ; qu'il quitteroit plustost sa charge que se départir de cette sollicitation, et faisant avec amitié et avec courage tout ce qu'il faut....

(Suivent neuf paragraphes renfermant des recommandations à plusieurs autres personnes moins connues, à M. Amproux, conseiller au parlement ; à une sœur de Mme du Plessis-Bellière ; à M. Cargret, maître des requêtes, à M. Fouquet, conseiller en Bretagne, parent du surintendant.)

Tel était ce projet que, les uns après les autres, les historiens d'abord, le public ensuite, sur la foi des historiens, ont cru vague et inoffensif, faute de le connaître. En le lisant, les réflexions viennent en foule, et l'on ne sait s'il faut plus s'étonner de la légèreté excessive de celui qui l'a écrit, de la naïveté avec laquelle il comptait sur le dévouement des hommes qu'il avait gorgés d'argent pendant sa prospérité, ou des folles idées qu'il se faisait sur son importance politique dans l'Etat. C'était en effet une étrange illusion de Fouquet de croire qu'il pourrait engager, soutenir une lutte avec le cardinal de Mazarin, et de ne pas s'apercevoir, au contraire, qu'il ne s'était avancé, ne se maintenait que par lui ; car, de son aveu même, au moment où la faveur du cardinal semblait l'abandonner, le terrain manquait aussitôt sous ses pieds. Son influence reposant uniquement sur ses largesses, tout son crédit ne devait-il pas tomber dès qu'on lui retirait les moyens de les continuer ? Quant aux promesses formelles qu'on lui avait données, de vive voix ou par écrit, de lui être dévoué envers et contre tous, elles n'auraient eu aucune signification pour un esprit sérieux. Mazarin, au contraire, disposait du pouvoir en maître absolu, car le roi et la reine n'avaient d'autre volonté que la sienne. Vers la fin de sa carrière surtout, son ascendant moral était immense, et aussi solidement établi qu'il avait été précaire dans les commencemens. Les esprits les plus hardis, les plus résolus, avaient fini par plier devant sa timidité apparente, et tous les princes du sang, les uns après les autres, s'étaient soumis à ses conditions. Voilà les deux influences qui se seraient trouvées en présence, si Mazarin eût donné suite au projet que Fouquet lui supposa à plusieurs reprises de se défaire de lui. Renversé, emprisonné, en face de Mazarin tout-puissant et singulièrement grandi depuis quelque temps par ses succès diplomatiques et par le résultat alors prévu de la guerre avec l'Espagne, quelle figure eût faite Fouquet ? Combien de dévouemens eussent éclatés en sa faveur ? Combien de gouverneurs eussent compromis leur position et leur tête ? Tout le monde peut résoudre ces questions. Mais, pour paraître incroyable, le projet qu'on vient de lire n'en était pas moins très réel. Il semble aujourd'hui que cette pièce seule eût pu suffire pour justifier un procès dont l'issue n'aurait pu être douteuse. En effet, malversations, abus des deniers publics pour s'attacher des créatures au préjudice de l'Etat, plan de guerre civile, ces trois griefs y sont écrits à chaque ligne. Au lieu de s'en tenir au dernier, on insista outre mesure sur les faits particuliers de péculat, dans le détail desquels personne, en définitive ne voyait clair. Au point de vue de l'accusation, ce fut une faute immense, et le ministre Le Tellier avait raison de dire, en parlant du procès de Fouquet, que, pour avoir voulu faire la corde trop grosse, on ne pourrait

plus la serrer assez pour l'étrangler. L'image est cruelle, heureusement pour Fouquet elle fut vraie. Dans tous les procès politiques, le point essentiel c'est de gagner du temps, et, sous ce rapport, Fouquet n'avait pas lieu de se plaindre. Le réquisitoire du procureur-général, véritable morceau d'éloquence parsemé à chaque page de grands mouvemens passablement déclamatoires, lui avait été signifié seulement dix-huit mois après son arrestation. Son procès ne fut jugé qu'en décembre 1664, et sa captivité datait du 5 septembre 1661. Pendant cette intervalle, les plaidoyers de Pellisson, les élégies de La Fontaine, les doléances de Ménage, de Scarron, de Mlle de Scudéry, de Hénault (1) et de tous les artistes de l'époque, que Fouquet avait encouragés et pensionnés, avaient peu à peu ramené l'opinion. Ajoutez à cela, les sollicitations de quelques amis puissans et dévoués, au nombre desquels le dévouement de Mme de Sévigné se fait surtout remarquer, les nombreuses irrégularités du procès, les soustractions, les falsifications de pièces, l'animosité évidente des accusateurs. Il n'est pas jusqu'à l'administration rigide et sans pitié de Colbert, dont les réductions sur les rentes faisaient alors crier tout Paris, qui ne gagnât des partisans à l'accusé. Enfin, le gouvernement tenait essentiellement, on le comprend du reste, après la publicité qu'il avait donné au projet de guerre civile à obtenir la condamnation la plus rigoureuse, et la situation des esprits était telle que, malgré les précautions prises lors de la formation de la chambre de justice, malgré la ressource des promesses et de l'intimidation, il en était réduit au point de craindre le scandale d'un acquittement.

Outre le procès-verbal officiel des opérations de la chambre de justice pendant le procès Fouquet, on possède encore une relation intime et très circonstanciée sur la marche de cette affaire ; c'est le journal de M. d'Ormesson, un des deux conseillers du parlement de Paris que le roi avait nommés rapporteurs du procès Fouquet. A l'époque où cette nomination eut lieu, la famille de Fouquet, croyant que M. d'Ormesson lui serait hostile, avait eu le projet de le récuser ; ce fut lui, au contraire, qui sauva Fouquet de la mort. Issu d'une ancienne famille de robe, très attaché aux prérogatives de la compagnie, esclave de la règle et des formes, M. d'Ormesson n'avait pu se plier à cette violation des prérogatives, à cet oubli de toutes les formes accoutumées dont se plaignait l'accusé ; sa conscience de magistrat s'en était révoltée, et longtemps avant la fin du procès il avait passé du côté de la clémence. Son journal qu'aucun biographe de Fouquet n'avait encore consulté, renferme les particularités les plus curieuses. C'est la relation secrète intime et jour par jour, des diverses phases du procès. Seulement, il est bon de ne pas oublier en la lisant, et son auteur le rappelle assez lui-même, qu'il est tout-à-fait contraire au parti du gouvernement, c'est-à-dire en hostilité avec Colbert, avec le chancelier Séguier, avec Pussort, oncle de Colbert, Foucault et Berrier, ses créatures. A propos de ce dernier, à qui Colbert venait, pour prix de ses services, d'accor-

(1) Littérateur contemporain, connu seulement aujourd'hui par un sonnet plein de fiel qu'il fit contre Colbert à l'occasion du procès de Fouquet. Ce sonnet débute ainsi : " *Ministre avare et lâche.*" J'en citerai seulement les derniers vers.

" Sa chute quelque jour te peut-être commune ;
" Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune ;
" Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.
" Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
" Et, près d'avoir besoin de toute sa bonté,
" Ne le fait pas user de toute sa justice."

der une charge de conseiller d'Etat ordinaire et une abbaye de 6,000 livres, M. d'Ormesson fait observer qu'on avait commis une grande faute en lui confiant toute la conduite secrète, mais réelle du procès ; car, pour se rendre nécessaire et indispensable plus longtemps, il avait traîné les choses en longueur, en ayant soin toutefois de rejeter les retards, tantôt sur les rapporteurs, tantôt sur M. Talon, qu'il avait fini par faire renvoyer et remplacer par M. de Chamaillart ; M. d'Ormesson ajoute que ce Berrier était l'homme le plus décrié de tout Paris ; il avait fait en dix-huit mois seulement pour 1,800,000 livres d'acquisitions, en un mot "c'est un fripon hardi et capable de toutes choses." Vers la fin du procès, Berrier eut des accès de folie. Se voyant renié abandonné par tous, sa tête s'était troublée, affaiblie. Un jour, il était à l'église des Petits-Pères, tout à coup on fit un grand bruit dans la rue ; il crut qu'on venait, l'arrêter, et sa frayeur fut telle qu'il fallut le saigner deux fois aux pieds pour le faire revenir. Ecoutons le plus spirituel chroniqueur de l'époque. "Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre ; c'est-à-dire qu'après avoir été saigné excessivement il ne laisse pas d'être en fureur ; il parle de potes, de roues, il choisit des arbres exprès ; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable qu'il le faut tenir et lier, Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé." A ces coups de pinceau, on a reconnu Mme de Sévigné ; tel était aussi l'avis de M. d'Ormesson, qui, du reste, il faut bien le dire, se préoccupe dans son journal un peu plus qu'il ne conviendrait à un homme grave, des constellations, des comètes et des remèdes de bonne femme envoyés à la reine par la mère de Fouquet (1)

Tout cela faisait qu'on s'intéressait à l'accusé. Cependant, les sollicitations étaient pressantes de l'autre côté. Aussitôt que le rapporteur d'Ormesson eut manifesté son opinion sur le procès, Colbert lui retira une charge qu'il avait à Soissons. En outre, le roi stimulait lui-même le zèle des membres de la chambre de justice. Un jour, entre autres, à Fontainebleau, où la chambre avait dû se transporter, MM. d'Ormesson et de Sainte-Hélène, les deux

(1) On publia en 1675 un *Recueil de recettes choisies*, attribué à la mère de Fouquet. Ce recueil eut cinq éditions.

rapporteurs, furent mandés au château. Ils trouvèrent le roi dans son cabinet avec Colbert et de Lionne. Le roi leur dit alors qu'il fallait que le procès eût une fin ; qu'il y allait de sa réputation, surtout dans les pays étrangers, où l'on ne voudrait pas croire à sa puissance s'il ne pouvait venir à bout de ce qu'il considérait comme une affaire de rien "contre un misérable." Cependant il demandait la justice, ne voulant pas, comme il s'agissait de la vie d'un homme, dire une parole de trop, et souhaitant, avant tout, de voir la fin de l'affaire, de quelque manière que ce fût. Voilà comment le roi recommandait l'impartialité aux juges. Une autre fois, il leur disait qu'il était au courant de ce qui se passait dans la chambre, ce dont personne ne doutait. Enfin, Colbert lui-même se rendit un jour chez le père de M. d'Ormesson, pour se plaindre à son tour et au nom du roi de la longueur du procès : M. d'Ormesson demanda pourquoi on l'avait alongé par trente ou quarante chefs d'accusation sans importance, au lieu de s'en tenir à deux ou trois ; il ajouta qu'au surplus son fils ne se plaignait pas qu'on lui eût ôté l'intendance de Soissons, et qu'il n'en rendrait pas moins bonne justice.

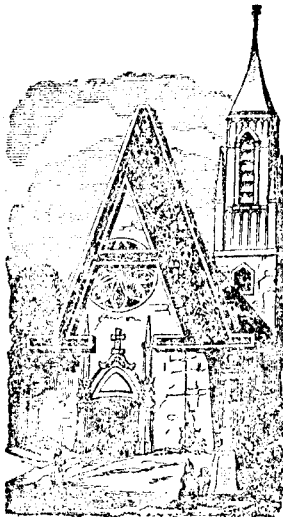
Cependant, tout en s'occupant du procès de Fouquet, la chambre de justice jugeait d'autres affaires, et se montrait parfois d'une sévérité peu rassurante pour la famille de l'accusé. Déjà deux sergens de tailles d'Orléans avaient été condamnés à être pendus, et exécutés ; d'autres avaient été envoyés aux galères. De Gourville, l'ami intime, le confident et le faiseur de Fouquet, avait été condamné à mort "pour crime d'abus, malversations et vols par lui commis es-finances du roi, sans compter les violentes présomptions de crime de lèse-majesté pour sa participation à cet écrit fameux qui contient un projet de moyens pour rallumer la sédition dans le royaume." Tels sont les termes de l'arrêt. Mais Gourville était déjà à l'étranger. Un financier de moindre importance, nommé Dumont, ne fut pas aussi heureux. Condamné à mort pour crime de péculat par douze voix contre huit, il fut pendu, le 15 juin 1664, devant la porte même de la Bastille, où Fouquet était alors renfermé.

PIERRE CLÉMENT.

(A continuer.)

CROISILLES.

I.



u commencement du règne de Louis XV, un jeune homme nommé Croisilles, fils d'un orfèvre, revenait de Paris au Havre, sa ville natale. Il avait été chargé par son père d'une affaire de commerce, et cette affaire s'était terminée à son gré. La joie d'apporter une bonne nouvelle le faisait marcher plus gaiement et plus lestement que de coutume ; car, bien qu'il eut dans ses poches une somme d'argent assez considérable, il voyageait à pied pour son plaisir. C'était un garçon de bonne humeur, et qui ne manquait pas d'esprit, mais tellement distrait et étourdi, qu'on le regardait comme un peu fou. Son gilet boutonné de travers, sa perruque au vent, son chapeau sous le bras, il suivait les rives de la Seine, tantôt rêvant, tantôt chantant, levé dès le matin, soupirant au cabaret, et charmé de traverser ainsi l'une des plus belles contrées de la France. Tout en dévastant, au passage, les pommiers de la Normandie, il cherchait des rimes dans sa tête (car tout étourdi est un peu poète), et il essayait de faire un madrigal pour une belle demoiselle de son pays ; ce n'était pas moins que la fille d'un fermier général, Mlle Godeau, la perle du Havre, riche héritière fort courtisée. Croisilles n'était point reçu chez M. Godeau autrement que par hasard, c'est-à-dire qu'il y avait porté quelquefois des bijoux achetés chez son père ; M. Godeau, dont le nom, tant soit peu commun, soutenait mal une immense fortune, se vengeait par sa morgue du tort de sa naissance, et se montrait, en toute occasion énormément et impitoyablement riche. Il n'était donc pas homme à laisser entrer dans son salon le fils d'un orfèvre ; mais comme Mlle Godeau avait les plus beaux yeux du monde, que Croisilles n'était pas mal tourné, et que rien n'empêche un joli garçon de devenir amoureux d'une belle fille, Croisilles adorait Mlle Godeau, qui n'en paraissait pas fâchée. Il pensait donc à elle tout en regagnant le Havre, et comme il n'avait jamais réfléchi à rien, au lieu de songer aux obstacles invincibles qui le séparaient de sa bien aimée il ne s'occupait que de trouver une rime au nom de baptême qu'elle portait. Mlle Godeau s'appelait Julie, et la rime était aisée à trouver. Croisilles, arrivé à Honfleur, s'embarqua le cœur satisfait, son argent et son madrigal en poche, et dès qu'il eut touché le rivage, il courut à la maison paternelle.

Il trouva la boutique fermée ; il y frappa à plusieurs reprises, non sans étonnement ni sans crainte, car ce n'était point un jour de fête ; personne ne venait ; il appela son père, mais en vain ; il entra chez un voisin pour demander ce qui était arrivé ; au lieu de lui répondre, le voisin détourna la tête, comme ne vou-

lant pas le reconnaître. Croisilles répéta ses questions ; il apprit que son père, depuis long-temps gêné dans ses affaires, venait de faire faillite, et s'était enfui en Amérique, abandonnant à ses créanciers tout ce qu'il possédait.

Avant de sentir tout son malheur, Croisilles fut d'abord frappé de l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais son père. Il lui paraissait impossible de se trouver ainsi abandonné tout à coup ; il voulut, à toute force, entrer dans la boutique, mais on lui fit entendre que les scellés étaient mis ; il s'assit sur une borne, et, se livrant à sa douleur, il se mit à pleurer à chaudes larmes, sourd aux consolations de ceux qui l'entouraient, ne pouvant cesser d'appeler son père, quoiqu'il le sût déjà bien loin ; enfin, il se leva, honteux de voir la foule s'attrouper autour de lui, et dans le plus profond désespoir, il se dirigea vers le port.

Arrivé sur la jetée, il marcha devant lui comme un homme égaré qui ne sait où il va ni que devenir. Il se voyait perdu sans ressources, n'ayant plus d'asile, aucun moyen de salut, et bien entendu, plus d'amis. Seul, errant au bord de la mer, il fut tenté de mourir en s'y précipitant. Au moment où, cédant à cette pensée, il s'avancit vers un rempart élevé, un vieux domestique, nommé Jean, qui servait sa famille depuis nombre d'années, s'approcha de lui :

— Ah ! mon pauvre Jean ! s'écria-t-il, tu sais ce qui s'est passé depuis mon départ. Est-il possible que mon père nous quitte sans avertissement, sans adieu ?

— Il est parti, répondit Jean, mais non pas sans vous dire adieu.

En même temps il tira de sa poche une lettre qu'il donna à son jeune maître. Croisilles reconnut l'écriture de son père, et avant d'ouvrir la lettre, il la baisa avec transport ; mais elle ne renfermait que quelques mots. Au lieu de sentir sa peine adoucie, le jeune homme la trouva confirmée. Honnête jusque-là et connu pour tel, ruiné par un malheur imprévu (la banqueroute d'un associé), le vieil orfèvre n'avait laissé à son fils que quelques paroles banales de consolation, et nul espoir, sinon cet espoir vague, sans but ni raison, le dernier bien, dit-on, qui se perde.

— Jean, mon ami, tu m'as bercé, dit Croisilles après avoir lu la lettre, et tu es certainement aujourd'hui le seul être qui puisse m'aimer un peu ; c'est une chose qui n'est bien douce, mais qui est fâcheuse pour toi, car, aussi vrai que mon père s'est embarqué là, je vais me jeter dans cette mer qui le porte, non pas devant toi ni tout de suite, mais un jour ou l'autre, car je suis perdu.

— Que voulez-vous faire ? répliqua Jean, n'ayant point l'air d'avoir entendu, mais retenant Croisilles par le pan de son habit ; que voulez-vous faire, mon cher maître ? Votre père a été trompé ; il attendait de l'argent qui n'est pas venu, et ce n'était pas peu de chose. Pouvait-il rester ici ? Je l'ai vu, Monsieur, gagner sa fortune depuis trente ans que je le sers, je l'ai vu travailler, faire son commerce, et les écus arriver un à un chez vous. C'était un honnête homme, et habile ; on a cruellement abusé de lui. Ces jours derniers, j'étais encore là, et comme les écus étaient arrivés, je les ai vus partir du logis. Votre père a

payé tout ce qu'il a pu, pendant une journée entière ; et lorsque son secrétaire a été vide, il n'a pas pu s'empêcher de me dire, en me montrant un tiroir où il ne restait que six francs : " Il y avait ici cent mille francs ce matin ! " Ce n'est pas là une banqueroute, Monsieur ; ce n'est point une chose qui déshonore !

—Je ne doute pas plus de la probité de mon père, répondit Croisilles, que de son malheur. Je ne doute pas non plus de son affection ; mais j'aurais voulu l'embrasser, car que veux-tu que je devienne ? Je ne suis point fait à la misère, je n'ai pas l'esprit nécessaire pour recommencer ma fortune. Et quand je l'aurais ? mon père est parti. S'il a mis trente ans à s'enrichir, combien m'en faudra-t-il pour réparer ce coup ? Bien davantage. Et vivra-t-il alors ? Non, sans doute ; il mourra là-bas, et je ne puis pas même l'y aller trouver ; je ne puis le rejoindre qu'en mourant aussi.

Tout désolé qu'était Croisilles, il avait beaucoup de religion. Quoique son désespoir lui fit désirer la mort, il hésitait à se la donner. Dès les premiers mots de cet entretien, il s'était appuyé sur le bras de Jean, et tous deux retournaient vers la ville. Lorsqu'ils furent entrés dans les rues, et lorsque la mer ne fut plus si proche :

—Mais, Monsieur, dit encore Jean, il me semble qu'un homme de bien a le droit de vivre, et qu'un malheur ne prouve rien. Puisque votre père ne s'est pas tué, Dieu merci, comment pouvez-vous songer à mourir ? Puisqu'il n'y a point de déshonneur, et toute la ville le sait, que penserait-on de vous ? Que vous n'avez pu supporter la pauvreté. Ce ne serait ni brave, ni chrétien ; car, au fond, qu'est-ce qui vous effraie ? Il y a des gens qui naissent pauvres, et qui n'ont jamais eu ni père ni mère. Je sais bien que tout le monde ne se ressemble pas ? Votre père n'était pas né riche, tant s'en faut, sans vous offenser, et c'est peut-être ce qui le console. Si vous aviez été ici depuis un mois, cela vous aurait donné du courage. Oui, Monsieur, on peut se ruiner, personne n'est à l'abri d'une banqueroute ; mais votre père, j'ose le dire, a été un homme, quoiqu'il soit parti un peu vite. Mais que voulez-vous ? on ne trouve pas tous les jours un bâtiment pour l'Amérique. Je l'ai accompagné jusque sur le port, et si vous aviez vu sa tristesse ! comme il m'a recommandé d'avoir soin de vous, de lui donner de vos nouvelles ! . . . Monsieur, c'est une vilaine idée que vous avez de jeter le manche après la cognée. Chacun a son temps d'épreuve ici bas, et j'ai été soldat avant d'être domestique. J'ai rudement souffert, mais j'étais jeune ; j'avais votre âge, Monsieur, à cette époque-là, et il me semblait que la providence ne peut pas dire son dernier mot à un homme de vingt-cinq ans. Pourquoi voulez-vous empêcher le bon Dieu de réparer le mal qu'il vous fait ? Laissez-lui le temps, et tout s'arrangera. S'il m'était permis de vous conseiller, vous attendriez seulement deux ou trois ans, et je gagerais que vous vous en trouveriez bien. Il y a toujours moyen de s'en aller de ce monde. Pourquoi voulez-vous profiter d'un mauvais moment ?

Pendant que Jean s'évertuait à persuader son Maître, celui-ci marchait en silence, et, comme font souvent ceux qui souffrent, il regardait de côté et d'autre, comme pour chercher quelque chose qui pût le rattacher à la vie. Le hasard fit que, sur ces entre-faites, Mlle Godeau, la fille du fermier-général, vint à passer avec sa gouvernante. L'hôtel qu'elle habitait n'était pas éloigné de là ; Croisilles la vit entrer chez elle. Cette rencontre produisit sur lui plus d'effet que tous les raisonnemens du monde. J'ai dit qu'il était un peu fou, et qu'il céda presque toujours à un premier

mouvement. Sans hésiter plus longtemps et sans s'expliquer, il quitta le bras de son vieux domestique, et alla frapper à la porte de M. Godeau.

II.

Quant on se représente aujourd'hui ce qu'on appelait jadis un financier, on imagine un ventre énorme, de courtes jambes, une immense perruque, une large face à triple menton, et ce n'est pas sans raison qu'on s'est habitué à se figurer ainsi ce personnage. Tout le monde sait à quels abus ont donné lieu les fermes royales, et il semble qu'il y ait une loi de nature qui rende plus gras que le reste des hommes ceux qui s'engraissent non seulement de leur propre oisiveté, mais encore du travail des autres. M. Godeau, parmi les financiers, était des plus classiques qu'on pût voir, c'est-à-dire des plus gros ; pour l'instant, il avait la goutte, chose fort à la mode en ce temps-là, comme l'est à présent la migraine. Couché sur une chaise longue, les yeux à demi-fermés, il se dorlotait au fond d'un boudoir. Les panneaux de glaces qui l'environnaient répétaient majestueusement de toutes parts son énorme personne ; des sacs pleins d'or couvraient sa table ; autour de lui, les meubles, les lambris, les portes, les serrures, la cheminée, le plafond étaient dorés ; son habit l'était ; je ne sais si sa cervelle ne l'était pas aussi. Il calculait les suites d'une petite affaire qui ne pouvait manquer de lui rapporter quelques milliers de louis ; il daignait en sourire tout seul, lorsqu'on lui annonça Croisilles, qui entra d'un air humble, mais résolu, et dans tout le désordre qu'on peut supposer d'un homme qui a grande envie de se noyer. M. Godeau fut un peu surpris de cette visite inattendue ; il crut que sa fille avait fait quelque emplette, et il fut confirmé dans cette pensée en la voyant paraître presque en même temps que le jeune homme. Il fit signe à Croisilles, non pas de s'asseoir, mais de parler. La demoiselle prit place sur un sofa, et Croisilles, resté debout, s'exprima à peu près en ces termes :

—Monsieur, mon père vient de faire faillite. La banqueroute d'un associé l'a forcé à suspendre ses paiemens, et, ne pouvant assister à sa propre honte, il s'est enfui en Amérique, après avoir donné à ces créanciers jusqu'à son dernier sou. J'étais absent lorsque cela s'est passé ; j'arrive, et il y a deux heures que je sais cet événement. Je suis absolument sans ressources, et déterminé à mourir. Il est très probable qu'en sortant de chez vous je vais me jeter à l'eau. Je l'aurais déjà fait, selon toute apparence, si le hasard ne m'avait fait rencontrer mademoiselle votre fille tout à l'heure. Je l'aime, Monsieur, du plus profond de mon cœur ; il y a deux ans que je me suis tu à cause du respect que je lui dois ; mais aujourd'hui, en vous le déclarant, je remplis un devoir indispensable, et je croirais offenser Dieu si, avant de me donner la mort, je ne venais pas vous demander si vous voulez que j'épouse Mlle Julie. Je n'ai pas la moindre espérance que vous m'accordiez cette demande, mais je dois néanmoins vous la faire, car je suis bon chrétien, Monsieur, et lorsqu'un bon chrétien se voit arrivé à un tel degré de malheur qu'il ne soit plus possible de souffrir la vie, il doit du moins, pour atténuer son crime, épuiser toutes les chances qui lui restent avant de prendre un dernier parti.

Au commencement de ce discours, M. Godeau avait supposé qu'on venait lui emprunter de l'argent, et il avait jeté prudemment son mouchoir sur les sacs placés auprès de lui, préparant d'avance un refus poli, car il avait toujours eu de la bienveillance

pour le père de Croisilles. Mais quand il eut écouté jusqu'au bout, et qu'il eut compris de quoi il s'agissait, il ne douta pas que le pauvre garçon ne fut devenu complètement fou. Il eut d'abord quelque envie de sonner et de le faire mettre à la porte, mais il lui trouva une apparence si ferme, un visage si déterminé, qu'il eut pitié d'une démente si tranquille. Il se contenta de dire à sa fille de se retirer, afin de ne pas s'exposer plus longtemps à entendre de pareilles inconvenances.

Pendant que Croisilles avait parlé, Mlle Godeau était devenue rouge comme une pêche au mois d'août. Sur l'ordre de son père; elle se retira. Le jeune homme lui fit un profond salut dont elle ne semblait pas s'apercevoir. Demeuré seul avec Croisilles, M. Godeau toussa, se souleva, se laissa retomber sur ses coussins, et s'efforçant de prendre un air paternel :

— Mon garçon, dit-il, je veux bien croire que tu ne te moques pas de moi et que tu as réellement perdu la tête. Non seulement j'exécute ta démarche, mais je consens à ne point t'en punir. Je suis fâché que ton pauvre diable de père ait fait banqueroute et qu'il ait décampé, c'est fort triste, et je comprends assez que cela t'ait tourné la cervelle. Je veux faire quelque chose pour toi ; prends un pliant et assieds-toi-là.

— C'est inutile, Monsieur, répondit Croisilles ; du moment que vous me refusez, je n'ai plus qu'à prendre congé de vous. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

— Et où t'en-vas-tu ?

— Ecrire à mon père et lui dire adieu.

— Eh ! que diantre ! on jurerait que tu dis vrai ; tu vas te noyer, ou le diable m'emporte.

— Oui, Monsieur, du moins je le crois, si le courage ne m'abandonne pas.

— La belle avance ! Fi donc ! quelle niaiserie ! Assieds-toi, te dis-je, et écoute-moi.

M. Godeau venait de faire une réflexion fort juste, c'est qu'il n'est jamais agréable qu'on dise qu'un homme, quel qu'il soit, s'est jeté à l'eau en nous quittant. Il toussa donc de nouveau prit sa tabatière, jeta un regard distrait sur son jabot et continua :

— Tu n'es qu'un sot, un fou, un enfant, c'est clair, tu ne sais ce que tu dis. Tu es ruiné, voilà ton affaire. Mais mon cher ami, tout cela ne suffit pas ; il faut réfléchir aux choses de ce monde. Si tu venais me demander... je ne sais quoi, un bon conseil ; eh bien ! passe, mais qu'est-ce que tu veux ? Tu es amoureux de ma fille ?

— Oui, monsieur, et je vous répète que je suis bien éloigné de supposer que vous puissiez me la donner pour femme ; mais comme il n'y a que cela au monde qui pourrait m'empêcher de mourir, si vous croyez en Dieu, comme je n'en doute pas, vous comprendrez la raison qui m'amène.

— Que je croie en Dieu ou non, cela ne te regarde pas ; je n'entends pas qu'on m'interroge ; réponds d'abord : où as-tu vu ma fille ?

— Dans la boutique de mon père, et dans cette maison, lorsque j'y ai apporté des bijoux pour Mlle Julie.

— Qui est-ce qui t'a dit qu'elle s'appelle Julie ? On ne s'y reconnaît plus, Dieu me pardonne. Mais qu'elle s'appelle Julie ou Javotte, sais-tu ce qu'il faut, avant tout, pour oser prétendre à la main de la fille d'un fermier-général ?

— Non, je l'ignore absolument, à moins que ce ne soit d'être aussi riche qu'elle.

— Il faut autre chose, mon cher, il faut un nom.

— Eh bien ! je m'appelle Croisilles.

— Tu t'appelles Croisilles, malheureux ! Est-ce un nom que Croisilles ?

— Ma foi, Monsieur, en mon âme et conscience, c'est un aussi beau nom que Godeau.

— Tu es un impertinent et tu me le paieras.

— Eh ! mon Dieu, Monsieur, ne vous fâchez pas ; je n'ai pas la moindre envie de vous offenser. Si vous voyez là quelque chose qui vous blesse, et si vous voulez m'en punir, vous n'avez que faire de vous mettre en colère ; en sortant d'ici, je vais me noyer.

Bien que M. Godeau se fût promis de renvoyer Croisilles le plus doucement possible, afin d'éviter tout scandale, sa prudence ne pouvait résister à l'impatience de l'orgueil offensé ; l'entretien auquel il essayait de se résigner lui paraissait monstrueux en lui-même ; je laisse à penser ce qu'il éprouvait en s'entendant parler de la sorte.

— Ecoute, dit-il presque hors de lui et résolu à en finir à tout prix, tu n'es pas tellement fou que tu ne puisses comprendre un mot de sens commun : es-tu riche ? Non. Es-tu noble ? Encore moins. Qu'est-ce que c'est que la frénésie qui t'amène ? Tu viens me tracasser, tu crois faire un coup de tête ; tu sais parfaitement bien que c'est inutile ; tu veux me rendre responsable de ta mort. As-tu à te plaindre de moi ? Dois-je un sou à ton père ? Est-ce ma faute si tu en es là ? Eh ! mordieu, on se noie et on se tait.

— C'est ce que je vais faire de ce pas ; je suis votre humble serviteur.

— Un moment ! il ne sera pas dit que tu auras eu en vain recours à moi. Tiens, mon garçon, voilà quatre louis d'or ; va-t'en diner à la cuisine et que je n'entende plus parler de toi.

— Bien obligé ; je n'ai pas faim, et je n'ai que faire de votre argent.

Croisilles sortit de la chambre, et le financier, ayant mis sa conscience en repos par l'offre qu'il venait de faire, se renfonça de plus belle dans sa chaise et reprit ses méditations.

— Mlle Godeau, pendant ce temps-là, n'était pas si loin qu'on pouvait le croire : elle s'était, il est vrai, retirée par obéissance pour son père ; mais, au lieu de regagner sa chambre, elle était restée à écouter derrière la porte. Si l'extravagance de Croisilles lui paraissait inconcevable, elle n'y voyait du moins rien d'offensant ; car l'amour, depuis que le monde existe, n'a jamais passé pour offense ; d'un autre côté, comme il n'était pas possible de douter du désespoir du jeune homme, Mlle Godeau se trouvait prise à la fois par les deux sentimens les plus dangereux aux femmes, la compassion et la curiosité. Lorsqu'elle vit l'entretien terminé, et Croisilles prêt à sortir, elle traversa rapidement le salon où elle se trouvait, ne voulant pas être surprise aux aguets, et elle se dirigea vers son appartement ; mais presque aussitôt elle revint sur ses pas. L'idée que Croisilles allait peut-être réellement se donner la mort lui troubla le cœur malgré elle. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle marcha à sa rencontre ; le salon était vaste, et les deux jeunes gens vinrent lentement au-devant l'un de l'autre. Croisilles était pâle comme la mort, et Mlle Godeau cherchait vainement quelque parole qui pût exprimer ce qu'elle sentait. En passant à côté de lui, elle laissa tomber à terre un bouquet de violettes qu'elle tenait à la main. Il se baissa aussitôt, ramassa le bouquet et le présenta à

la jeune fille pour lui rendre ; mais, au lieu de le reprendre, elle continua sa route sans prononcer un mot, et entra dans le cabinet de son père. Croisilles, resta seul, mit le bouquet dans son sein, et sortit de la maison, le cœur agité, ne sachant que trop penser de cette aventure.

III

A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il vit accourir son fidèle Jean, dont le visage exprimait la joie.

—Qu'est-il arrivé ? lui demanda-t-il ; as-tu quelque nouvelle à m'apprendre ?

—Monsieur, répondit Jean, j'ai à vous apprendre que les scellés sont levés, et que vous pouvez rentrer chez vous. Toutes les dettes de votre père payées, vous restez propriétaire de la maison. Il est bien vrai qu'on en a emporté tout ce qu'il y avait d'argent et de bijoux, et qu'on en a même enlevé les meubles ; mais enfin la maison vous appartient et vous n'avez pas tout perdu. Je cours partout depuis une heure, ne sachant ce que vous étiez devenu, et j'espère, mon cher maître que vous serez assez sage pour prendre un parti raisonnable.

—Quel parti veux-tu que je prenne ?

—Vendre cette maison, Monsieur, c'est toute votre fortune ; elle vaut une trentaine de mille francs. Avec cela du moins, on ne meurt pas de faim ; et qui vous empêcherait d'acheter un petit fonds de commerce qui ne manquerait pas de prospérer ?

—Nous verrons cela, répondit Croisilles, tout en se hâtant de prendre le chemin de sa rue. Il lui tardait de revoir le toit paternel ; mais, lorsqu'il y fut arrivé, un si triste spectacle s'offrit à lui, qu'il eut à peine le courage d'entrer. La boutique en désordre, les chambres désertes, l'alcôve de son père vide, tout présentait à ses regards la nudité de la misère. Il ne restait pas une chaise ; tous les tiroirs avaient été fouillés, le comptoir brisé, la caisse emportée ; rien n'avait échappé aux recherches avides des créanciers et de la justice, qui, après avoir pillé la maison, étaient partis, laissant les portes ouvertes, comme pour témoigner aux passans que leur besogne était accomplie.

—Voilà donc, s'écria Croisilles, voilà donc ce qui reste de trente ans de travail et de la plus honnête existence, faute d'avoir eu à temps, au jour fixe, de quoi faire honneur à une signature imprudemment engagée !

Pendant que le jeune homme se promenait de long en large, livré aux plus tristes pensées, Jean paraissait fort embarrassé. Il supposait que son maître était sans argent, et qu'il pouvait même n'avoir pas diné. Il cherchait donc quelque moyen pour le questionner là-dessus, et pour lui offrir, en cas de besoin, une part de ses économies. Après s'être mis l'esprit à la torture pendant un quart d'heure pour imaginer un biais convenable, il ne trouva rien de mieux que de s'approcher de Croisilles, et de lui demander d'une voix attendrie :

—Monsieur aime-t-il toujours les perdrix aux choux ?

Le pauvre homme avait prononcé ces mots avec un accent à la fois si burlesque et si touchant, que Croisilles, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher d'en rire.

—Et à propos de quoi cette question ? dit-il.

—Monsieur, répondit Jean, c'est que ma femme m'en fait cuire une pour mon dîner, et si par hasard vous les aimez toujours....

Croisilles avait entièrement oublié jusqu'à ce moment la somme qu'il rapportait à son père ; la proposition de Jean le fit se ressouvenir que ses poches étaient pleines d'or.

Je te remercie de tout mon cœur, dit-il au vieillard, et j'accepte avec plaisir ton dîner ; mais si tu es inquiet de ma fortune, rassure-toi, j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut pour avoir ce soir un bon souper que tu partageras à ton tour avec moi.

En parlant ainsi, il posa sur la cheminée quatre bourses bien garnies, qu'il vida, et qui contenait chacune cinquante louis.

—Quoique cette somme ne m'appartienne pas, ajouta-t-il, je puis en user pour un jour ou deux. A qui faut-il que je m'adresse pour la faire tenir à mon père ?

—Monsieur, répondit Jean avec empressement, votre père m'a bien recommandé de vous dire que cet argent vous appartenait, et si je ne vous en parlais point, c'est que je ne savais pas de quelle manière vos affaires de Paris s'étaient terminées. Votre père ne manquera de rien là-bas ; il logera chez un de vos correspondans, qui le recevra de son mieux ; il a, d'ailleurs, emporté ce qu'il faut, car il était bien sûr d'en laisser encore de trop, et ce qu'il a laissé, Monsieur, tout ce qu'il a laissé, est à vous ; il vous le marque lui-même dans sa lettre, et je suis expressément chargé de vous le répéter. Cet or est donc aussi légitimement votre bien que cette maison où nous sommes. Je puis vous rapporter les paroles même que votre père m'a dites en partant : "Que mon fils me pardonne de le quitter ; qu'il se souvienne seulement pour m'aimer que je suis encore en ce monde, et qu'il use de ce qui restera après mes dettes payées, comme si c'était mon héritage." Voilà, monsieur, ses propres expressions ; ainsi, remettez ceci dans votre poche, et puisque vous voulez bien de mon dîner, allons, je vous prie, à la maison.

La joie et la sincérité qui brillaient dans les yeux de Jean, ne laissaient aucun doute à Croisilles. Les paroles de son père l'avaient ému à tel point, qu'il ne put retenir ses larmes ; d'autres part, dans un pareil moment, quatre mille francs n'étaient pas une bagatelle. Pour ce qui regardait la maison, ce n'était point une ressource certaine ; car on ne pouvait en tirer parti qu'en la vendant, chose toujours longue et difficile. Tout cela cependant ne laissait pas que d'apporter un changement considérable à la situation dans laquelle se trouvait le jeune homme ; il se sentit tout à coup attendri, ébranlé dans sa funeste résolution, et, pour ainsi dire, moins triste et moins désolé. Après avoir fermé les volets de la boutique, il sortit de la maison avec Jean, et, en traversant de nouveau la ville, il ne put s'empêcher de songer combien c'est peu de chose que nos afflictions, puisqu'elles servent quelquefois à nous faire trouver une joie imprévue dans la plus faible lueur d'espérance. Ce fut avec cette pensée qu'il se mit à table à côté de son vieux serviteur, qui ne manqua point, durant le repas, de faire tous ses efforts pour l'égayer.

Les étourdis ont un heureux défaut : ils se désolent aisément, mais ils n'ont même pas le temps de se consoler, tant il leur est facile de se distraire. On se tromperait de les croire insensibles ou égoïstes ; ils sentent peut-être plus vivement que d'autres, et ils sont très capables de se brûler la cervelle dans un moment de désespoir ; mais, ce moment passé, s'ils sont encore en vie, il faut qu'ils aillent dîner, qu'ils boivent et mangent comme à l'ordinaire, pour fondre ensuite en larmes en se couchant. La joie et la douleur ne glissent pas sur eux ; elles les traversent comme des flèches : bonne et violente nature qui sait souffrir, mais qui ne peut pas mentir, dans laquelle on lit tout à nu, non pas fragile et vide comme le verre, mais pleine et transparente comme le cristal de roche.

Après avoir trinqué avec Jean, Croisilles, au lieu de se noyer,

s'en alla à la comédie. Debout dans le fond du parterre, il tira de son sein le bouquet de Mlle Godeau, et, pendant qu'il en respirait le parfum dans un profond recueillement, il commença à penser d'un esprit plus calme à son aventure du matin. Dès qu'il y eut réfléchi quelque temps, il vit clairement la vérité, c'est-à-dire que la jeune fille, en lui laissant son bouquet entre les mains et en refusant de le reprendre, avait voulu lui donner une marque d'intérêt ; car, autrement, ce refus et ce silence n'aurait été qu'une preuve de mépris, et cette supposition n'était pas possible. Croisilles jugea donc que Mlle Godeau avait le cœur moins dur que M. son père, et il n'eut pas de peine à se souvenir que le visage de la demoiselle, lorsqu'elle avait traversé le salon, avait exprimé une émotion d'autant plus vraie, qu'elle semblait involontaire. Mais cette émotion était-elle de l'amour ou seulement de la pitié, ou moins encore peut-être, de l'humanité ? Mlle Godeau avait-elle craint de le voir mourir, lui, Croisilles, ou seulement d'être la cause de la mort d'un homme, quel qu'il fût ? Bien que fané et à demi effeuillé, le bouquet avait encore une odeur si exquise et une si galante tournure, qu'en le respirant et en le regardant, Croisilles ne put se défendre d'espérer. C'était une guirlande de roses autour d'une touffe de violettes. Combien de sentimens et de mystères un Turc aurait lus dans ces fleurs en interprétant leur langage ! Mais il n'y a que faire d'être Turc en pareille circonstance. Les fleurs qui tombent de la main d'une jolie femme, en Europe comme en Orient, ne sont jamais muettes. Les parfums ont plus d'une ressemblance avec l'amour, et il y a même des gens qui pensent que l'amour n'est qu'une sorte de parfum ; il est vrai que la fleur qui l'exhale est la plus belle de la création.

Pendant que Croisilles divaguait ainsi, fort peu attentif à la tragédie qu'on représentait pendant ce temps-là, Mlle Godeau elle-même parut dans une loge en face de lui. L'idée ne lui vint pas que, si elle l'apercevait, elle pourrait bien trouver singulier de le voir là après ce qui venait de se passer. Il fit, au contraire, tous ses efforts pour se rapprocher d'elle ; mais il n'y put parvenir. Une figurante de Paris était venue en poste jouer *Méropé*, et la foule était si serrée, qu'il n'y avait pas moyen de bouger. Faute de mieux, il se contenta de fixer ses regards sur sa belle, et de ne pas la quitter un instant des yeux. Il remarqua qu'elle semblait préoccupée, maussade, et qu'elle ne parlait à personne qu'avec une sorte de répugnance. Sa loge était entourée, comme on peut penser, de tout ce qu'il y avait de petits-maîtres normands dans la ville ; chacun venait à son tour passer devant elle à la galerie, car, pour entrer dans la loge même qu'elle occupait, cela n'était pas possible, attendu que monsieur son père en remplissait, seul de sa personne, plus des trois quarts. Croisilles remarqua encore qu'elle ne lorgnait point, et qu'elle n'écoutait pas la pièce. Le coude appuyé sur la balustrade, le menton dans sa main, le regard distrait, elle avait l'air, au milieu de ses atours, d'une statue de Vénus déguisée en marquise ; l'étalage de sarobe et de sa coiffure, son rouge, sous lequel on devinait sa pâleur, toute la pompe de sa toilette, ne faisaient que mieux ressortir son immobilité. Jamais Croisilles ne l'avait vue si jolie. Ayant trouvé moyen, pendant l'entr'acte, de s'échapper de la cohue, il courut regarder au carreau de la loge, et, chose étrange, à peine y eut-il mis la tête, que Mlle Godeau, qui n'avait pas bougé depuis une heure, se retourna. Elle tressaillit légèrement en l'apercevant, et ne jeta sur lui qu'un coup d'œil ; puis elle reprit sa première posture. Si ce coup d'œil exprimait la surprise, l'inquiétude, le plaisir ou l'amour ; s'il voulait dire : "Quoi ! vous n'êtes pas mort ?" ou :

"Dieu soit béni ! vous voilà vivant !" je ne me charge pas de le démêler ; toujours est-il que sur ce coup d'œil Croisilles se jura tout bas de mourir ou de réussir à se faire aimer.

De tous les obstacles qui nuisent à l'amour, l'un des plus grands est sans contredit ce qu'on appelle de la fausse honte, qui en est bien une très véritable. Croisilles n'avait pas ce triste défaut que donnent l'orgueil et la timidité ; il n'était pas de ceux qui tournent pendant des mois entiers autour de la femme qu'ils aiment, comme un chat autour d'un oiseau dans sa cage. Dès qu'il eut renoncé à se noyer, il ne songea plus qu'à faire savoir à sa chère Julie qu'il vivait uniquement pour elle ; mais comment le lui dire ? S'il se présentait une seconde fois à l'hôtel du fermier-général, il n'était pas douteux que M. Godeau ne le fit mettre au moins à la porte. Julie ne sortait jamais qu'avec une femme de chambre, quand il lui arrivait d'aller à pied ; il était donc inutile d'entreprendre de la suivre. Passer les nuits sous les croisées de sa maîtresse est une folie chère aux amoureux, mais qui, dans le cas présent, étoit plus inutile encore. J'ai dit que Croisilles était fort religieux ; il ne lui vint donc pas à l'esprit de chercher à rencontrer sa belle à l'église. Comme le meilleur parti, quoique le plus dangereux, est d'écrire aux gens lorsqu'on ne peut leur parler soi-même, il écrivit dès le lendemain. Sa lettre n'avait, bien entendu, ni ordre ni raison. Elle était conçue en ces termes :

"Mademoiselle,

"Dites-moi, au juste, je vous en supplie, ce qu'il faudrait posséder de fortune pour pouvoir prétendre à vous épouser. Je vous fais-là une étrange question ; mais je vous aime si éperdument qu'il m'est impossible de ne pas la faire, et vous êtes la seule personne au monde à qui je puisse l'adresser. Il m'a semblé, hier au soir, que vous me regardiez au spectacle. Je voulais mourir, plut à Dieu que je fusse mort en effet si je me trompe et si ce regard n'était pas pour moi ! Dites-moi si le hasard peut être assez cruel pour qu'un homme s'abuse d'une manière à la fois si triste et si douce ? J'ai cru que vous m'ordonniez de vivre. Vous êtes riche, belle, je le sais ; votre père est orgueilleux et avare, et vous avez le droit d'être fière ; mais je vous aime et le reste est un songe. Fixez sur moi ces yeux charmans, pensez à ce que peut l'amour, puisque je souffre, que j'ai tout lieu de craindre, et que je ressens une inexprimable jouissance à vous écrire cette folle lettre qui m'attirera peut-être votre colère ; mais pensez aussi, mademoiselle, qu'il y a un peu de votre faute dans cette folie. Pourquoi m'avez-vous laissé ce bouquet ? Mettez-vous un instant, s'il se peut, à ma place ; j'ose croire que vous m'aimez et j'ose vous demander de me le dire. Pardonnez-moi, je vous en conjure. Je donnerais mon sang pour être certain de ne pas vous offenser, et pour vous voir écouter mon amour avec ce sourire d'ange qui n'appartient qu'à vous. Quoique vous fasciez, votre image m'est restée ; vous ne l'effacerez qu'en m'arrachant le cœur. Tant que votre regard vivra dans mon souvenir, tant que ce bouquet gardera un reste de parfum, tant qu'un mot voudra dire qu'on aime, je conserverai quelque espérance."

Après avoir cacheté sa lettre, Croisilles s'en alla devant l'hôtel Godeau, et se promena de long en large dans la rue, jusqu'à ce qu'il vit sortir un domestique. Le hasard, qui sert toujours les amoureux en cachette, quand il le peut sans se compromettre, voulut que la femme de chambre de Mlle Julie eût résolu ce jour-là de faire emplette d'un bonnet. Elle se rendait chez la marchande de modes, lorsque Croisilles l'aborda, lui glissa un louis dans la main, et la pria de se charger de sa lettre. Le marché fut bientôt conclu ; la servante prit l'argent pour payer son bonnet

et promit de faire la commission par reconnaissance. Croisilles, plein de joie, revint à sa maison et s'assit devant sa porte, attendant la réponse.

Avant de parler de cette réponse, il faut dire un mot de Mlle Godeau. Elle n'était pas tout-à-fait exempte de la vanité de son père, mais son bon naturel y remédiait. Elle était, dans la force du terme, ce qu'on nomme un enfant gâté. D'habitude elle parlait fort peu, et jamais on ne la voyait tenir une aiguille : elle passait les journées à sa toilette, et les soirées sur un sofa, n'ayant pas l'air d'entendre la conversation. Pour ce qui regardait sa parure, elle était prodigieusement coquette, et son propre visage était à coup sûr ce qu'elle avait le plus considéré en ce monde. Un pli à sa collerette, une tâche d'encre à son doigt, l'auraient désolée : aussi, quand sa robe lui plaisait, rien ne saurait rendre le dernier regard qu'elle jetait sur sa glace avant de quitter sa chambre. Elle ne montrait ni goût ni aversion pour les plaisirs qu'aime ordinairement les jeunes filles ; elle allait volontiers au bal, et elle y renonçait sans humeur, quelquefois sans motif ; le spectacle l'ennuyait et elle s'y endormait continuellement. Quand son père, qui l'adorait, lui proposait de lui faire un cadeau à son choix, elle était une heure à se décider, ne pouvant se trouver un désir. Quand M. Godeau recevait ou donnait à dîner, il arrivait que Julie ne parût pas au salon ; elle passait la soirée, pendant ce temps là, seule dans sa chambre, en grande toilette, à se promener le long en large, son éventail à la main. Si on lui adressait un compliment, elle détournait la tête, et si on tentait de lui faire la cour, elle ne répondait que par un regard à la fois si brillant et si sérieux, qu'elle déconcertait le plus hardi. Jamais un bon mot ne l'avait fait rire ; jamais un air d'opéra, une tirade de tragédie ne l'avaient émue ; jamais, enfin, son cœur n'avait donné signe de vie, et en la voyant passer dans tout l'éclat de sa nonchalante beauté, on aurait pu la prendre pour une belle somnambule qui traversait ce monde en rêvant.

Tant d'indifférence et de coquetterie ne semblaient pas aisées à comprendre. Les uns disaient qu'elle n'aimait rien ; les autres, qu'elle n'aimait qu'elle-même. Un seul mot suffisait cependant pour expliquer son caractère : elle attendait. Depuis l'âge de quatorze ans, elle avait entendu répéter sans cesse que rien n'était si charmant qu'elle ; elle en était persuadée ; c'est pourquoi elle prenait grand soin de sa parure ; en manquant de respect à sa personne, elle aurait cru commettre un sacrilège. Elle marchait, pour ainsi dire, dans sa beauté, comme un enfant dans ses habits de fête ; mais elle était bien loin de croire que cette beauté dût rester inutile ; sous son apparente insouciance se cachait une volonté secrète, inflexible, et d'autant plus forte qu'elle était mieux dissimulée. La coquetterie des femmes ordinaires, qui se dépense en œillades, en minauderies et en sourires, lui semblait une escarmouche puérile, vaine, presque méprisable. Elle se sentait en possession d'un trésor, et elle dédaignait de le hasarder au jeu, pièce à pièce : il lui fallait un adversaire digne d'elle ; mais, trop habituée à voir ses désirs prévenus, elle ne cherchait pas cet adversaire ; on peut même dire davantage : elle était étonnée qu'il se fit attendre. Depuis quatre ou cinq ans qu'elle allait dans le monde, et qu'elle étalait consciencieusement ses papiers, ses falbalas et sa beauté il lui paraissait inconcevable qu'elle n'eût point encore inspiré une grande passion. Si elle eût dit le fond de sa pensée, elle eût volontiers répondu à ceux qui lui faisaient des compliments : Eh bien, s'il est vrai que je sois si belle, que ne vous brûlez-vous la cervelle pour moi ? Réponse que, du reste, pourraient faire bien des jeunes filles, et que plus d'une,

qui ne dit rien, a au fond du cœur, quelquefois sur le bord des lèvres.

Qu'y a-t-il, en effet, au monde, de plus impatientant pour une femme, que d'être jeune, belle, riche, de se regarder dans son miroir, de se voir parée, digne en tout point de plaire, tout disposée à se laisser aimer, et de se dire : On m'admire, on me vante, tout le monde me trouve charmante, et personne ne m'aime. Ma robe est de la meilleure faiseuse, mes dentelles sont superbes, ma coiffure est irréprochable, mon visage le plus beau de la terre, ma taille fine, mon pied bien chaussé, et tout cela ne me sert à rien qu'à aller bâiller dans le coin d'un salon ! Si un jeune homme me parle, il me traite en enfant : si on me demande en mariage, c'est pour ma dot ; si quelqu'un me serre la main en dansant, c'est un fat de province ; dès que je parais quelque part, j'excite un murmure d'admiration, mais personne ne me dit, à moi seule, un mot qui me fasse battre le cœur. J'entends des impertinens qui me louent tout haut, à deux pas de moi, et pas un regard modeste et sincère ne cherche le mien. Je porte une âme ardente, pleine de vie et je ne suis à tout prendre qu'une jolie poupée qu'on promène, qu'on fait sauter au bal, qu'une gouvernante habille le matin et décoiffe le soir, pour recommencer le lendemain !

Voilà ce que Mlle Godeau s'était dit bien des fois à elle-même et il y avait de certains jours où cette pensée lui inspirait un si sombre ennui, qu'elle restait muette et presque immobile une journée entière. Lorsque Croisilles lui écrivit, elle était précisément dans un accès d'humeur. Elle venait de prendre son chocolat, et elle rêvait profondément, étendue dans une bergère, lorsque sa femme de chambre entra et lui remit la lettre d'un air mystérieux. Elle regarda l'adresse, et, ne reconnaissant pas l'écriture, elle retomba dans sa distraction. La femme de chambre se vit alors forcée d'expliquer de quoi il s'agissait, ce qu'elle fit d'un air assez déconcerté, ne sachant trop comment la jeune fille prendrait cette démarche. Mlle Godeau écouta sans bouger, ouvrit ensuite la lettre et y jeta seulement un coup d'œil ; elle demanda aussitôt une feuille de papier, et écrivit nonchalamment ces mots :

“ Eh ! mon Dieu, non, monsieur, je ne suis pas fière. Si vous aviez seulement cent mille écus, je vous épouserais très volontiers.”

Telle fut la réponse que la femme de chambre rapporta sur-le-champ à Croisilles, qui lui donna encore un louis pour sa peine,

V.

Cent mille écus, comme dit le proverbe, ne se trouvent pas “ dans le pas d'un âne,” et si Croisilles eût été défiant, il eût pu croire, en lisant la lettre de Mlle Godeau, qu'elle était folle ou qu'elle se moquait de lui. Il ne pensa pourtant ni à l'un ni à l'autre ; il ne vit rien autre chose, sinon que sa chère Julie l'aimait, qu'il lui fallait cent mille écus, et il ne songea, dès ce moment, qu'à tâcher de se les procurer.

Il possédait deux cents louis comptant, plus une maison qui, comme je l'ai déjà dit, pouvait valoir une trentaine de mille francs. Que faire ? Comment s'y prendre pour que ces trente-quatre mille francs en devinssent tout à coup trois cent mille ? La première idée qui vint à l'esprit du jeune homme fut de trouver une manière quelconque de jouer à croix ou pile toute sa fortune ; mais pour cela, il fallait vendre la maison. Croisilles commença donc par coller sur sa porte un écriteau portant que sa maison était à vendre, puis, tout en rêvant à ce qu'il ferait de l'argent qu'il pourrait en tirer, il attendit un acheteur.

Une semaine s'écoula, puis une autre ; pas un acheteur ne se présente. Croisilles passait ses journées à se désoler avec Jean, et le désespoir s'emparait de lui, lorsqu'un brocanteur juif sonna à sa porte.

— Cette maison est à vendre, monsieur. En êtes-vous le propriétaire ?

— Oui, monsieur.

— Et combien vaut-elle ?

— Trente mille francs, à ce que je crois ; du moins je l'ai entendu dire à mon père.

Le juif visita toutes les chambres, monta au premier, descendit à la cave, frappa sur les murailles, compta les marches de l'escalier, fit tourner les portes sur les gonds et les clés dans les serrures, ouvrit et ferma les fenêtres, puis enfin, après avoir tout bien examiné, sans dire un mot et sans faire la moindre proposition, il salua Croisilles et se retira.

Croisilles, qui, durant une heure, l'avait suivi le cœur palpitant ne fut pas comme on pense, peu désappointé de cette retraite silencieuse. Il supposa que le juif avait voulu se donner le temps de réfléchir, et qu'il reviendrait incessamment. Il l'attendit pendant huit jours n'osant sortir de peur de manquer sa visite, et regardant à la fenêtre du matin au soir ; mais ce fut en vain : le juif ne reparut point. Jean fidèle à son triste rôle de raisonneur, faisait, comme on dit, de la morale à son maître, pour le dissuader de vendre sa maison d'une manière si précipitée et dans un but si extravagant. Mourant d'impatience, d'ennui et d'amour, Croisilles prit un matin ses deux cents louis et sortit, résolu à tenter la fortune avec cette somme, puisqu'il n'en pouvait avoir davantage.

Les tripots, dans ce temps-là, n'étaient pas publics, et l'on n'avait pas encore inventé ce raffinement de civilisation qui permet au premier venu de se ruiner à toute heure, dès que l'envie lui en passe par la tête. A peine Croisilles fut-il dans la rue qu'il s'arrêta, ne sachant où aller risquer son argent. Il regardait les maisons du voisinage, et les toisait les unes après les autres tâchant de leur trouver une apparence suspecte et de deviner ce qu'il cherchait. Un jeune homme de bonne mine vêtu d'un habit magnifique vint à passer. A en juger par le dehors, ce ne pouvait être qu'un fils de famille. Croisilles l'aborda poliment :

— Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon de la liberté que je prends. J'ai deux cents louis dans ma poche, et je meurs d'envie de les perdre ou d'en avoir davantage. Ne pourriez-vous pas m'indiquer quelque honnête endroit où se font ces sortes de choses ?

A ce discours assez étrange, le jeune homme partit d'un éclat de rire :

— Ma foi ! Monsieur, répondit-il, si vous cherchez un mauvais lieu, vous n'avez qu'à me suivre, car j'y vais.

Croisilles le suivit, et, au bout de quelques pas, ils entrèrent tous deux dans une maison de la plus belle apparence, où ils furent reçus le mieux du monde par un vieux gentilhomme de fort bonne compagnie. Plusieurs jeunes gens étaient déjà assis autour d'un tapis vert ; Croisilles y prit modestement une place, et, en moins d'une heure, ses deux cents louis furent perdus.

Il sortit aussi triste que peut l'être un amoureux qui ne se croit pas aimé. Il ne lui restait pas de quoi dîner, mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait :

— Comment ferai-je à présent, se demanda-t-il, pour me procurer de l'argent ? A qui m'adresser dans cette ville ? Qui

voudra me prêtez seulement cent louis sur cette maison que je ne puis vendre ?

Pendant qu'il était dans cet embarras, il rencontra son brocanteur juif. Il n'hésita pas à s'adresser à lui ; en sa qualité d'étourdi, il ne manqua pas de lui dire dans quelle situation il se trouvait. Le juif n'avait pas grande envie d'acheter la maison ; il n'était venu la voir que par curiosité, ou, pour mieux dire, par acquit de conscience, comme un chien entre en passant dans une cuisine dont la porte est ouverte, pour voir s'il y a rien à voler ; mais il vit Croisilles si désespéré, si triste, si dénué de toute ressource, qu'il ne put résister à la tentation de profiter de sa misère au risque de se gêner un peu pour payer la maison. Il lui en offrit donc à peu près le quart de ce qu'elle valait. Croisilles lui sauta au cou l'appela son ami et son sauveur, signa aveuglément un marché à faire dresser les cheveux sur la tête, et, dès le lendemain, possesseur de quatre cents nouveaux louis, il se dirigea de rechef vers le tripot où il avait été si poliment et si lestement ruiné la veille.

En s'y rendant, il passa sur le port. Un vaisseau allait en sortir ; le vent était doux, l'Océan tranquille. De toutes parts des négocians, des matelots et des officiers de marine en uniforme allaient et venaient. Des crocheteurs transportaient d'énormes ballots pleins de marchandises. Les passagers faisaient leurs adieux ; de légères barques flottaient de chaque côté ; sur tous les visages on lisait la crainte, l'impatience ou l'espérance ; et, au milieu de l'agitation qui l'entourait, le majestueux navire se balançait doucement et gonflait ses voiles orgueilleuses :

— Quelle admirable chose, pensa Croisilles, que de risquer ainsi ce qu'on possède, et d'aller chercher, au-delà des mers une périlleuse fortune ! quelle émotion de regarder partir ce vaisseau chargé de tant de richesses, du bien-être de tant de familles ! quelle joie de le voir revenir, rapportant le double de ce qu'on lui a confié, retournant plus fier et plus riche qu'il n'était parti ! Que ne suis-je un de ces marchands ! que ne puis-je jouer ainsi mes quatre cents louis ! Quel tapis vert que cette mer immense pour y tenter hardiment le hasard ! pourquoi n'achèterai-je pas quelques ballots de toiles ou de soieries ? qui m'en empêche, puisque j'ai de l'or ! Pourquoi ce capitaine refuserait-il de se charger de mes marchandises ? Et qui sait ! au lieu d'aller perdre cette pauvre et unique somme dans un tripot, je la doublerais, je la triplerais, peut-être par une honnête industrie ! Si Julie m'aime véritablement, elle attendra quelques années et elle me restera fidèle jusqu'à ce que je puisse l'épouser. Le commerce procure quelquefois des bénéfices plus gros qu'on ne pense ; il ne manque pas d'exemples, en ce monde, de fortunes rapides, surprenantes, gagnées ainsi sur ces flots changeants ; pourquoi la Providence ne bénira-t-elle pas une tentative faite dans un but si louable, si digne de sa protection ? Parmi ces marchands qui ont tant amassé et qui envoient des navires aux deux bouts de la terre, plus d'un a commencé avec une moindre somme que celle que j'ai là. Ils ont prospéré avec l'aide de Dieu ; pourquoi ne pourrai-je pas prospérer à mon tour ? Il me semble qu'un bon vent souffle dans ces voiles, et que ce vaisseau inspire la confiance. Allons ! le sort en est jeté, je vais m'adresser à ce capitaine qui me paraît aussi de bonne mine, j'écrirai ensuite à Julie et je veux devenir un habile négociant.

Le plus grand danger que courent les gens qui sont habituellement un peu fous c'est de le devenir tout-à-fait par instant. Le pauvre garçon, sans réfléchir davantage, mit son caprice à exécution. Trouver des marchandises à acheter, lorsqu'on a de l'ar-

gent et qu'on ne s'y connaît pas, c'est la chose du monde la moins difficile. Le capitaine, pour obliger Croisilles, le mena chez un fabricant de ses amis, qui lui vendit autant de toiles et de soieries qu'il put en payer ; le tout, mis dans une charrette, fut promptement transporté à bord. Croisilles, ravi et plein d'espérance, avait écrit lui-même en grosses lettres son nom sur ses ballots. Il les regarda s'embarquer avec une joie inexprimable ; l'heure du départ arriva bientôt, et le navire s'éloigna de la côte.

VI

Je n'ai pas besoin de dire que, dans cette affaire, Croisilles n'avait rien gardé. D'un autre côté, sa maison était vendue ; il ne lui restait, pour tout bien, que les habits qu'il avait sur le corps ; point de gîte, et pas un denier. Avec toute la bonne volonté possible, Jean ne pouvait supposer que son maître fût réduit à un tel dénuement ; Croisilles était non pas trop fier, mais trop insouciant pour le dire ; il prit le parti de coucher à la belle étoile, et quant au repas, voici le calcul qu'il fit ; il présomait que le vaisseau qui portait sa fortune mettrait six mois à revenir au Havre ; il vendit, non sans regret, une montre d'or que son père lui avait donnée, et qu'il avait heureusement gardée ; il en eut trente-six livres. C'était de quoi vivre à peu près six mois avec quatre sous par jour. Il ne douta pas que ce ne fût assez et, rassuré sur le présent, il écrivit à Mlle Godeau pour l'informer de ce qu'il avait fait ; il se garda bien, dans sa lettre, de lui parler de sa détresse ; il lui annonça, au contraire, qu'il avait entrepris une opération de commerce magnifique, dont les résultats étaient prochains et infaillibles ; il lui expliqua comme quoi la *Fleurette*, vaisseau à fret, de cent cinquante tonneaux portait dans la Baltique ses toiles et ses soiries : il la supplia de lui rester fidèle pendant un an, se réservant de lui en demander davantage ensuite, et, pour sa part il lui jura un éternel amour.

Lorsque Mlle Godeau reçut cette lettre, elle était au coin de son feu, et elle tenait à la main, en guise d'écran, un de ces bulletins qu'on imprime dans les ports, qui marquent l'entrée et la sortie des navires et en même temps annoncent les désastres. Il ne lui était jamais arrivé, comme on peut penser, de prendre intérêt à ces sortes de choses, et elle n'avait jamais jeté les yeux sur une seule de ces feuilles. La lettre de Croisilles fut cause qu'elle lut le bulletin qu'elle tenoit ; le premier mot qui frappa ses yeux fut précisément le nom de la *Fleurette* ; le navire avait échoué sur les côtes de France dans la nuit même qui avait suivi son départ. L'équipage s'était sauvé à grand-peine, mais toutes les marchandises avaient été perdues.

Mlle Godeau, à cette nouvelle, ne se souvint plus que Croisilles avait fait, devant elle, l'aveu de sa pauvreté ; elle fut aussi désolée que s'il se fût agi d'un million ; en un instant, l'horreur d'une tempête, les vents en furie, les cris des noyés, la ruine d'un homme qui l'aimait, toute une scène de roman, se présentèrent à sa pensée ; le bulletin et la lettre lui tombèrent des mains : elle se leva dans un trouble extrême, et, le sein palpitant, les yeux prêts à pleurer, elle se promena à grands pas, résolue à agir dans cette occasion, et se demandant ce qu'elle devait faire.

Il y a une justice à rendre à l'amour, c'est que plus les motifs qui le combattent sont forts, clairs, simples, irrécusables, en un mot, moins il a le sens commun, plus la passion s'irrite, et plus on aime ; c'est une belle chose sous le ciel que cette déraison du cœur ; nous ne vaudrions pas grand'chose sans elle. Après

s'être promenée dans sa chambre, sans oublier ni son cher évan-tail, ni le coup d'œil à la glace en passant, Julie se laissa retomber dans sa bergère. Qui l'eût pu voir en ce moment eût joui d'un beau spectacle ; ses yeux étincelaient, ses joues étaient en feu ; elle poussa un long soupir et murmura avec une joie et une douleur délicieuse :

—Pauvre garçon ! il s'est ruiné pour moi !

Indépendamment de la fortune qu'elle devait attendre de son père, Mlle Godeau avait, à elle appartenant, le bien que sa mère lui avait laissé. Elle n'y avait jamais songé ; en ce moment, pour la première fois de sa vie, elle se souvint qu'elle pouvait disposer de cinq cent mille francs. Cette pensée la fit sourire ; un projet bizarre, hardi, tout féminin, presque aussi fou que Croisilles lui-même, lui traversa l'esprit ; elle berça quelque temps son idée dans sa tête, puis se décida à l'exécuter.

Elle commença par s'enquérir si Croisilles n'avait pas quelque parent ou quelque ami ; la femme de chambre fut mise en campagne. Tout bien examiné, on découvrit, au quatrième étage d'une vieille maison, une tante à demi-perclue, qui ne bougeait jamais de son fauteuil, et qui n'était pas sortie depuis quatre ou cinq ans. Cette pauvre femme, fort âgée, semblait avoir été mise ou plutôt laissée au monde comme un échantillon des misères humaines. Aveugle, goutteuse, presque sourde, elle vivait seule dans un grenier ; mais une gaiété plus forte que le malheur et la maladie la soutenait à quatre-vingts ans et lui faisait encore aimer la vie ; ses voisins ne passaient jamais devant sa porte sans entrer chez elle, et les airs surannés qu'elle fredonnait égayaient toutes les filles du quartier. Elle possédait une petite rente viagère qui suffisait à l'entretenir ; tant que durait le jour, elle tricotait ; pour le reste, elle ne savait pas ce qui s'était passé depuis la mort de Louis XIV.

Ce fut chez cette respectable personne que Julie se fit conduire en secret. Elle se mit, pour cela, dans tous ses atours ; plumes, dentelles, rubans, diamans, rien ne fut épargné ; elle voulait séduire ; mais sa vraie beauté, en cette circonstance, fut le caprice qui l'entraînait. Elle monta l'escalier raide et obscur qui menait chez la bonne dame, et après le salut le plus gracieux, elle parla à peu près ainsi :

—Vous avez, Madame, un neveu nommé Croisilles, qui m'aime et qui a demandé ma main ; je l'aime aussi et voudrais l'épouser mais mon père, M. Godeau, fermier-général en cette ville, refuse de nous marier, parceque votre neveu n'est pas riche. Je ne voudrais pour rien au monde être l'occasion d'un scandale, ni causer de la peine à personne ; je ne saurais donc avoir la pensée de disposer de moi sans le consentement de ma famille. Je viens vous demander une grâce que je vous supplie de m'accorder ; il faudrait que vous vinssiez vous-même proposer ce mariage à mon père. J'ai grâce à Dieu, une petite fortune qui est toute à votre service ; vous prendrez quand il vous plaira, cinq cent mille francs chez mon notaire ; vous direz que cette somme appartient à votre neveu, et elle lui appartient en effet ; ce n'est point un présent que je veux lui faire, c'est une dette que je lui paie, car je suis cause de la ruine de Croisilles, et il est juste que je la répare. Mon père ne cédera pas aisément ; il faudra que vous insistiez et que vous ayez un peu de courage ; je n'en manquerai pas de mon côté. Comme personne au monde, excepté moi, n'a de droit sur la somme dont je vous parle, personne ne saura jamais de quelle manière elle aura passé entre vos mains. Vous n'êtes pas très riche non plus, je le sais et vous pouvez craindre qu'on s'étonne de vous voir doter ainsi votre

neveu ; mais songez que mon père ne vous connaît pas, que vous vous montrez fort peu par la ville, et par conséquent il vous sera facile de feindre que vous arrivez de quelque voyage. Cette démarche vous coutera sans doute, il faudra quitter votre fauteuil et prendre un peu de peine ; mais vous serez deux heureux, Madame, et, si vous avez jamais connu l'amour, j'espère que vous ne me refuserez pas.

La bonne dame, pendant ce discours, avait été tour à tour surprise, inquiète, attendrie et charmée. Le dernier mot la persuada.

—Oui, mon enfant, répéta-t-elle plusieurs fois, je sais ce que c'est, je sais ce que c'est !

En parlant ainsi, elle fit un effort pour se lever ; ses jambes affaiblies la soutenaient à peine ; Julie s'avança rapidement, et lui tendit la main pour l'aider ; par un mouvement presque involontaire, elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre. Le traité fut aussitôt conclu ; un cordial baiser le scella d'avance, et toutes les confidences nécessaires s'ensuivirent sans peine.

Toutes les explications étant faites, la bonne dame tira de son armoire une vénérable robe de taffetas qui avait été sa robe de noce. Ce meuble antique n'avait pas moins de cinquante ans ;

mais pas une tache pas un grain de poussière ne l'avait défloré ; Julie en fut dans l'admiration. On envoya chercher un carrosse de louage, le plus beau qui fût dans toute la ville. La bonne dame prépara le discours qu'elle devait tenir à M. Godeau ; Julie lui apprit de quelle façon il fallait toucher le cœur de son père, et n'hésita pas à avouer que la vanité était son côté vulnérable.

—Si vous pouviez imaginer, dit-elle, un moyen de flatter ce penchant, nous aurions partie gagnée,

La bonne dame réfléchit profondément, acheva sa toilette sans mot dire, serra la main de sa future nièce, et monta en voiture. Elle arriva bientôt à l'hôtel Godeau ; là, elle se redressa si bien, en entrant, qu'elle semblait rajeunie de dix ans. Elle traversa majestueusement le salon où était tombé le bouquet de Julie, et quand la porte du boudoir s'ouvrit, elle dit d'une voix ferme au laquais qui la précédait :


—Annoncez la baronne douairière de Croisilles.

Ce mot décida du bonheur des deux amans ; M. Godeau en fut ébloui. Bien que les cinq cent mille francs lui semblassent peu de chose, il consentit à tout pour faire de sa fille une baronne, et elle le fut ; qui eût osé lui en contester le titre ? A mon avis, elle l'avait bien gagné.

ALFRED DE MUSSET.

POÉSIE.

A CORINNE.



H ! Combien notre amour est une douce chose,
C'est un rayon du ciel, c'est un parfum de rose,
Une incessante joie, c'est l'encens du saint lieu ;
D'une mère à son fils c'est la tendre parole,
Des célestes élus c'est la vaste auréole,
Reffet de la face de Dieu.

Notre amour, c'est pour moi ainsi qu'un vert rivage,
Ainsi qu'un doux zéphir, ainsi qu'un frais bocage,
Dans le milieu du jour aux chaleurs de l'été ;
C'est un sourire d'enfant, une molle caresse,
Un chaste et pur baiser, une céleste ivresse,
Une divine volupté.

Ton âme par la mienne est toujours devinée,
Vers la tienne mon âme est sans cesse tournée,
Ainsi que vers le nord se dirige l'aimant ;

S'aimer tous deux ainsi est une joie immense,
Qui ne finit jamais et toujours recommence ?
Du ciel c'est un pressentiment.

Dans un accord parfait deux voix qui sont unies,
Ne forment qu'un seul chant et ne sont qu'harmonies ;
Nos deux âmes ainsi s'accordent sans retour,
Confondent tous leurs feux en une seule flamme,
Ne sont plus à jamais qu'une seule et même âme
Ainsi qu'un seul et même amour.

Mais l'amour ici bas avec le temps s'altère,
Eh bien ? quand nous aurons épuisé sur la terre
Tout ce que cet amour a de félicité,
Nos âmes resserrant le nœud qui les rassemble
Prendront un même essor et voleront ensemble
Vers les cieux et l'éternité.

DERNIER ADIEU.

Les vers suivants ont été arrachés à M. le vicomte d'Arincourt, sur la tombe de l'épouse que tous ceux qui ont pu la connaître pleurent encore avec lui.



ÉLAS ! semblable au cygne à ses derniers mo-
" Alors que je souffre, je chante." [ments,]
Naguère ainsi disais-je, alors que la tourmente
Me ravissait ma fille aux jours de son printemps.
Et voilà que du sort la rage meurtrière
Après l'enfant frappe la mère !...
Et j'avais décrit l'affreux temps
Où, sur un échafaud, fut égorgé mon père !...
Et déjà, des chants de douleur,
Sur ta tombe, ô ma mère ! avaient brisé mon cœur,
A mon début dans la carrière !...
Ainsi donc, condamnés au deuil,
Mes jours n'auront été, sur cette triste terre,
Passant de cercueil en cercueil,
Qu'une longue hymne funéraire.

O ma sainte compagne ! En nos destins changeants,
Que tu fus grande et pure !... Ange de bienfaisance,
Tu passas sans orgueil à travers l'opulence ;
Tu passas sans murmure à travers les tourments.
Aux jours d'affliction comme aux heures propices,
Providence des cœurs souffrants !
Ta sphère était les sacrifices,
Ta nature les dévouements.

Ah ! du sort, désormais, que puis-je avoir à craindre ?
N'ayant plus de prise sur toi,
Le malheur ne peut plus m'atteindre.
Etrange destinée !... Aujourd'hui, devant moi,
Si les prospérités revenaient me sourire,
Détournant d'elle mon regard,
Et comme prêt à les maudire,
" Laissez-moi ! leur dirais-je, arrière ! il est trop tard."

" Bientôt, me disais-tu, je quitterai la vie.
Mon heure approche, je le sens.
" Alors, ô mon ami ! redis ces mots touchants
" Des temps de la chevalerie :
" Pas perdue, en avant partie.
" — Oh ! non non ne me quitte pas !
" Répondis-je en tremblant à cette voix si tendre.
" Toi, mon guide là haut ! ma lumière ici-bas !
" Où je suis tu pouvais descendre :
" Mais monterais-je où tu seras !

C'en est fait ! le Seigneur l'appelle...
L'airain funèbre sonne... Un caveau sépulcral
Venait d'ensevelir sa dépouille mortelle...
Mes pas, en ce moment fatal,
M'entraînaient à l'église où jadis, auprès d'elle,
Trente ans auparavant je recevais sa foi.
J'entre : le même autel se présentait à moi ;
Mêmes parfums, même lumière ;
J'entendais, au pied de la croix,
L'orgue chanter comme autrefois...
Mais, alors, rose printanière,
LAURE, naïve et sans détour,
Remerciant le ciel, se fiant à la terre,

Joyeuse, souriait à la vie... à l'amour...
Au monde... à la nature entière.

Hélas ! et maintenant, sur le marbre glacé,
Seul et sans avenir, le front dans la poussière
Je pleurais le présent, je pleurais le passé,
J'appelais mon heure dernière.

A cette même place où battaient nos deux cœurs,
J'étais seul ; et, courbé sous le poids des douleurs,
Avec trente ans de plus pesant sur l'existence,
Il ne me restait là... devant moi... pour toujours,
Que l'abandon, que le silence,
Le regret amer des beaux jours ;
Et, pour complément de souffrance,
L'écho lointain de nos amours.

Aux temps fortunés du jeune âge,
LAURE, tes traits charmants, ton esprit enchanteur
S'embellissaient jusqu'au bonheur ;
Le ciel était, là, sans nuage.
Puis, tout-à-coup, sur nous, quand l'orage éclata,
Des rayons de ta foi tu dorais les souffrances,
Tout se rassérénait sous tes saintes croyances,
Et le ciel encore était là.

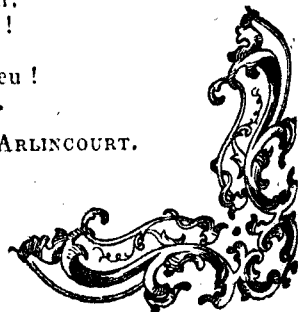
Que ferais-je, à présent, en ce val funéraire,
Où tout, par une affreuse loi,
N'est que cendre passée ou future poussière !...
Monde ! tu n'es plus rien pour moi.
Travaux ! gloire ! succès ! fuyez, vaines images !
Ma muse n'aurait plus d'essor.
Celle qui m'inspirait ne lira plus mes pages,
Pourquoi voudrais-je écrire encor !

Elle a l'auréole immortelle ;
Là haut, pour prix de ses vertus,
Elle a la palme des élus.
Ah ! prions-la pour nous : ne prions plus pour elle !

Mais moi ! tout m'est ravi... pardonne à ma douleur
Ces mots pleins d'amertume... Ame sainte ! pardonne !
.....
Non, tout n'est pas détruit au fond du triste cœur
Où ton image encore rayonne ;
Tout nous était commun : ta gloire m'environne.
Rien n'aura dû briser nos nœuds.
Il me semble sentir de ton front radieux
Sur le mien, doucement, se pencher la couronne...
Tes soins me l'apprétaient, ton amour me la donne...
Pour te la rapporter aux cieux.

Adieu ! doux charme de ma vie !
Mes premières amours et mon dernier bonheur !
Adieu, l'existence est finie.
Quand s'éteignent les feux du cœur.
Adieu, souffle inspiré de la plage éternelle !
Toi qui, sous la forme mortelle,
Dans les nuits d'ici-bas fut un rayon de Dieu !
Appelle-moi... j'arrive... adieu.

LE VICOMTE D'ARINCOURT.



FRÉDÉRIC SOULIÉ



es lettres, l'art dramatique, la presse, viennent de faire une perte douloureuse. L'une des imaginations les plus vives et les plus riches de ce temps s'est éteinte en pleine floraison, en pleine seve, alors que le *Siècle* venait de lui devoir un beau succès de plus, alors que le théâtre retentissait encore d'un des drames les plus émouvans qui aient été jamais représentés, la *Closerie des Gentils*, alors que tous nous attendions de nouveaux fruits de cette infatigable fécondité.

Frédéric Soulié est mort bien jeune encore, et en reportant nos souvenirs sur les œuvres qu'il a laissées, nous avons peine à comprendre comment si peu d'années, ont suffi à faire éclore ces productions si nombreuses, ces créations tour à tour terribles et charmantes, ces romans auxquels la curiosité publique fut si ardemment attachée, ces drames accueillis par tant d'applaudissemens populaires.

L'émotion profonde qu'a causée cette mort soudaine, à nous surtout qui, soldat obscur dans la mêlée dont il était l'un des chefs les plus glorieux, avons vu de près cet esprit si actif, cette haute raison, ce noble et grand cœur, ne nous permettrait pas, en fussions-nous capable, d'apprécier avec tout le calme nécessaire ce talent si varié, si souple, si énergique ; ce que nous voulions seulement, c'était rendre un public hommage, avant que la tombe ne soit fermée, à l'ami, au poète, à l'un des maîtres de la littérature contemporaine. Nous avons donc écrit au bon et excellent Achille Collin, le secrétaire de Soulié, qui depuis quinze ans ne l'a pas quitté, pour qu'il voulût bien nous révéler le plus possible de détails sur la fin de notre ami, de notre frère de lettres, si toutefois il peut être permis à l'un de nous de se parer de ce titre. La lettre de notre confrère nous a arraché des larmes ; nous n'avons pas osé en extraire un mot ; nous la donnons à nos lecteurs ; elle a été écrite au courant de la plume, avec la fièvre, les yeux mouillés. Tous les gens de cœur, tous ceux qui aimaient Soulié, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, la liront en sanglotant.

“ Que vous dirai-je, mon cher ami ? L'histoire de ce pauvre et excellent Frédéric Soulié, je ne la sais plus, je ne sais maintenant que sa mort. Ses œuvres, vous les connaissez toutes ; des détails pour une biographie, j'aurais peine à la coordonner, et je ne veux pas trop me souvenir ; il y a deux jours, j'étais plein de sa vie, en ce moment je ne suis plein que de sa mort, je ne puis vous parler que de sa mort.

Voilà bientôt trois mois que sa mort a commencé ; aussitôt que la maladie l'a touché, il s'est senti perdu ; il n'a plus parlé, il n'a plus agi, il n'a plus pensé que dans la prévision de sa fin inévitable. Une funeste certitude s'était emparée de lui. En vain essayait-il de la repousser, encore ne la repoussait-il que par l'énergie de la prière. Il demandait à Dieu de ne pas encore compter le nombre de ses jours ; il le suppliait de le laisser vivre deux ans, un an encore, le temps d'achever les dessins qu'il avait ébauchés, d'écrire les choses dont il allait emporter le secret ; le temps de dire ce dernier mot d'un talent nouveau qui lui avait été révélé, mais qu'il n'avait pas encore dit.

v3

Cette prière ne devait pas être exaucée, mais Dieu, qui connaît seul toutes ses grâces, lui réservait sans doute une consolation meilleure. La religion le visita en même temps que la mort. Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce et que tendresse. Nos soins ne pouvaient plus le sauver, il ne s'abusait pas, mais il les aimait, et s'attachait à nous en payer tous par de bonnes paroles. Il nous disait à chaque instant : Je ne suis pas un roi, je ne suis pas un prince, et jamais prince ni roi n'a été servi comme je suis servi, n'a été entouré comme je suis entouré.

Il est vrai que nous avons bien lutté avec le mal, et s'il nous a vaincus, du moins n'a-t-il jamais surpris notre vigilance. Deux jours après l'invasion de la maladie, deux médecins prenaient leur poste à son chevet, et il ne demeura plus une heure sans avoir l'un ou l'autre attentif sur ses jours : M. Massé, M. Boileau, se partageaient les veilles. L'un était de garde auprès de lui du soir au matin, l'autre du matin jusqu'au soir, et toujours tous deux se rencontraient avec M. Récamié, qui venait en consultation le matin et le soir. Outre les deux docteurs, amis et médecins tout ensemble, Frédéric Soulié avait auprès de lui une sainte sœur de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Si la nuit semblait devoir être calme, c'était Béraud, le directeur du théâtre de l'Ambigu ; c'était Boulé, c'était M. Victor Provost, c'était moi, c'était un de nous quatre qui passait la nuit à son chevet ; s'il y avait recrudescence de douleur, c'étaient tous les quatre à la fois, comme si nous avions été plus forts en nous réunissant ; c'étaient surtout Mme Béraud et sa mère, Mme Béraud toujours, femme courageuse et dévouée, qui ne s'en fiait qu'à elle et qui ne se reposait pas même sur la science des docteurs, sur le zèle infatigable de la pieuse sœur et sur notre amitié.

Enfin, vous le voyez, nous n'avons rien fait, puisque nous n'avons pas rendu ce grand talent aux lettres, ni ce cœur admirable à tous ceux qui le chérissait comme vous, mais ce besoin d'affection, qui redoublait avec l'approche des derniers instans, a peut-être eu quelques bonnes heures. La sympathie publique nous est venue en aide. Je lui disais combien il était aimé, comme sa maladie était devenue l'entretien de tout le monde. Je lui nommais les personnes qui s'informaient incessamment de sa santé, et un jour il fondit en larmes : “ Qu'ai-je donc fait, demanda-t-il, qu'ai-je donc fait pour mériter tout cela ?—Ce que vous avez fait, lui répondit Mme Béraud, vous avez été un bon homme !” Je laisse le mot, tâchez de le lire du même ton qu'il a été prononcé, et il vous touchera. Un bon homme, c'est un si bel éloge à celui dont on peut dire aussi qu'il a été un grand homme !

Le lendemain, je mis une feuille de papier blanc sur mon bureau ; chacun de ceux qui vint s'enquérir de Bièvre et du malade y inscrivit son nom ; le soir je rapportai la feuille avec deux cents signatures.

C'était le seul baume bienfaisant que nous pouvions poser sur ce cœur qui l'a tué.

Au milieu de nos alternatives d'espérances et de douleurs, à travers les mille délais et les mille retours du mal, la mort achevait son œuvre. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, il sentit qu'elle arrivait à lui ; hélas ! nous ne la pensions pas si proche ; il se pencha alors vers M. Massé :

« Docteur, lui dit-il, entre le malade et le médecin il y a une heure où rien ne saurait plus être caché ; parlez-moi franchement, parlez-moi sincèrement ; la mort va-t-elle bientôt venir ? »

Et pour détourner ma réponse je m'approchai alors en lui demandant s'il avait froid.

« Je n'ai pas froid, me répondit-il, mais je suis un mort. »

Et puis il se fit un silence jusqu'à ce qu'il reprit la parole pour dire sans émotion, comme un homme qui analyse et qui observe : « Voici le commencement de la fin. » C'était l'invasion de l'agonie. Le malade l'attendait, il l'accueillit doucement.

« Plus de remède, nous dit-il, je ne prendrai plus rien ; qu'on ôte la bouteille d'eau chaude que j'ai sous les pieds ; ne me tourmentez plus, ne me pressez plus, laissez moi calme, ne me détournez pas, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille afin de mourir. »

Ainsi, prêt pour la mort, il demanda tous ceux qui l'avaient soigné durant sa maladie ; il appela aussi son domestique, il voulut que tout le monde l'entourât.

« Tout le monde auprès de moi, disait-il, que je voie tout le monde. » Et alors, comme le moment était solennel et n'admettait plus le mensonge ni le mystère, on se prit à s'entretenir avec lui de sa mort : « Qu'elle est longue ! » disait-il, et on lui répondait : « Soyez patient, et vous cesserez bientôt de souffrir. »

Il ne se lassait pas de nous regarder tous, et de nous dire affectueusement, mais d'une voix presque éteinte : « Je vous vois, je vous vois encore », et il nous désignait tous par nos noms.

Il y eut un moment admirable et terrible. Cette agonie si peu semblable à une lutte prit un caractère plus violent, et l'asphyxie, on le croyait du moins, allait suffoquer le malade.

Alors la sœur de Bon Secours se prit à réciter tout haut les suprêmes prières. Frédéric Soulié les redisait à voix basse, et nous tous, fondant en larmes, nous les répétions avec lui, pour lui, et sur lui. Mais l'heure n'était point encore arrivée, l'asphyxie cessa de croître et d'envahir. Frédéric Soulié avait Béraud à sa gauche, Mme Béraud à sa droite ; Béraud lui tenait la main gauche : « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami : si vous en voulez une qui réponde à votre étreinte, prenez celle-ci. » Et il lui tendit la droite, L'autre appartenait déjà à la mort.

Vous n'imaginerez jamais une sérénité pareille à celle qui se répandait doucement sur le visage de celui qui nous quittait. Avant de se retirer d'avec nous, il voulut nous laisser à chacun un souvenir ; il donna son portrait, sa montre, sa tabatière. Comme Mme Béraud cherchait à lui mettre une bague au doigt en lui disant qu'elle la reprendrait plus tard, « Plus tard ! . . . Oh ! non, madame fit-il tout bas, on ne reprend jamais un bijou sur un cadavre, cela porte malheur. »

A l'heure de la mort notre admirable ami semblait transfiguré, sa pensée s'élevait, sa langue était la langue immortelle de la poésie. Il parlait et ne parlait plus qu'en vers. Il adressait des vers à tous ceux qui l'entouraient : à ses deux médecins, à ses amis présents, aux artistes absents qui avaient eu leur part dans ses succès ; nous écoutions, nous préions l'oreille ; malheureusement le hoquet entrecoupait ses paroles et ne nous permettait pas toujours de les saisir complètement. Je pris un moment la plume et j'écrivis sous sa dictée. J'avais été pendant près de quinze années son secrétaire. Dieu fut assez bon pour me permettre de l'être encore à sa dernière minute.

Je ne vous donnerai pas ses vers, Béraud les a recueillis, et il vous les redira à tous sur sa tombe.

Si, à ces derniers instans, quelqu'un était entré parmi nous, il aurait vu nos pauvres courages ébranlés, la force de la pauvre sœur confondue, tout le monde éclatant en sanglots, et le mourant, lui seul, les yeux levés au ciel, aspirant après le repos dans la paix infinie.

Il avait une telle foi, un tel rayonnement de confiance sur le visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant : « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien jeune à voir un sévère spectacle ; aime ton père, aime ta mère, et sois bon pour tous ; quand on n'a fait de mal à personne, on meurt tranquille comme je meurs. Regarde ! » Puis il recommanda à Béraud d'aller consoler son père, son père, qu'il aimait tant, et qu'il n'avait pu embrasser avant de mourir.

Encore quelques instans et ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui n'étaient qu'une famille autour de lui. Sa tête se renversa, deux larmes s'échappèrent de ses yeux, il n'était plus. Ainsi est mort un homme de bien, qui sera un homme illustre et qui n'a cependant donné que la moindre part de son talent à sa gloire. Ceux qui l'ont connu savent seuls ce qu'il portait encore dans son cœur et dans sa tête, mais c'est là ce qu'il vous appartient de dire et que vous direz mieux que moi. Pour moi, ma tâche est remplie ; soyez l'interprète du deuil public ; je porterai le mien en secret, moi qui ne suis rien, moi qui ne puis avoir qu'un orgueil et qui le garderai toute ma vie, celui d'avoir aimé Soulié, celui d'avoir vécu auprès de lui, d'avoir été de moitié dans ses secrets et de me dire : Il m'a traité comme un ami, il m'a toujours nommé son frère.

ACHILLE COLLIN.

Un autre poète, car la lettre que vous venez de lire est toute empreinte de poésie,—la poésie n'est-elle pas la langue du cœur ! —Adolphe Dumas, qui a eu le douloureux privilège d'assister aux derniers momens de Frédéric Soulié, rend compte de son agonie en quelques mots, adressés peu d'heures après la mort du poète à l'un des journaux du soir :

« Soulié s'est vu mourir, ou plutôt son âme a vu mourir son corps avec une tranquillité lucide qui ressemble à tout ce qu'on a écrit sur la mort des justes. Voici ses dernières paroles : « J'aurais bien besoin de vivre pour être reconnaissant : Béraud, ayez soin de mon vieux père. Voici des vers que je compose pour vous tous ; écrivez-les, Collin ; faites approcher cet enfant, faites-le mettre à genoux ; c'est un enseignement pour lui. Je n'ai jamais écrit contre la religion ; si je l'ai fait quelque part, c'est par légèreté. Merci, mes bons amis, vous êtes tous là, je vous vois bien tous. J'ai les pieds trop chauds.—Mais, mon ami, vous avez froid.—Tant mieux, la mort viendra plus vite.—Vous voyez bien que vous avez froid.—Non, je suis mort. » Voilà son dernier mot, et ce que la mort a permis pour nous consoler et pour nous persuader de l'immortalité de cette âme.

« Les biographies vont commencer l'histoire de cette vie laborieuse, commencée par *Roméo et Juliette*, et qui finit par des vers à son dernier soupir ; et nous recueillons aussi cet enseignement, à cette heure toute troublée, que la France vient de perdre sans doute un grand poète qui n'a pu l'être.

« Ses souvenirs de *Roméo et Juliette* lui ont fait écrire les *Amans de Murcie* plus tard, à quarante ans, tant il était fidèle à sa poésie et à ses amours de jeunesse ; et, s'il n'a pas été le poète qu'il voulait, il l'a dit dans les *Mémoires du Diable*, c'est qu'il avait eu horreur de la misère, et que sa plume était trop riche pour mourir de faim. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces lettres touchantes écrites, sous l'impression des derniers adieux. Qu'on nous permette quelques lignes biographiques.

Frédéric Soulié est né avec ce siècle, qui sera fier de le compter au nombre de ses plus glorieux enfans. Il était fils de Melchior Soulié, tour à tour directeur de l'enregistrement et des domaines à Rennes et à Nantes, où le jeune Frédéric fit ses études. Son père le fit entrer en qualité de commis dans l'administration dont il était le chef. On raconte que bien souvent il désertait le bureau avec tous ses jeunes confrères ; le chef se montrait furieux, mais Soulié envoyait quelques vers spirituels et charmans, et tout le monde était pardonné.

On comprend combien cette imagination ardente devait se trouver à l'étroit dans ses monotones labours de la bureaucratie. Aussi, à peine âgé de vingt deux ans, Frédéric quitta-t-il l'administration pour demander à l'industrie un peu de liberté. Il dirigea un vaste établissement de scierie pour tous les bois riches destinés à l'ameublement. Mais bientôt la muse l'entraîna vers de plus hautes régions. Il rêva d'abord les gloires du théâtre, et ce fut au milieu de ses préoccupations industrielles qu'il écrivit sous la puissante inspiration de Shakespeare son *Roméo et Juliette*. On sait ce qui se passa à propos de la représentation de cette pièce, qui avait été accueillie avec une certaine opposition par le public. L'un des plus célèbres critiques du temps adressa au poète sous forme de lettre publique, des complimens de condoléance. Il disait à peu près en substance à Frédéric Soulié qu'il regrettait vivement de l'avoir vu tomber.—L'auteur (nous ne garantissons pas les termes) lui répondit spirituellement dans le même journal : « Il est possible que je sois tombé ; vous savez que cela peut arriver à tout le monde, mais je n'accepte pas vos complimens de condoléance, car il me serait très dur de tomber dans vos bras. »

A partir de cette époque, Frédéric Soulié fut acquis aux lettres sans retour, et c'est de cette époque que date la vaste série de ses productions, qui ont captivé si longtemps l'attention publique.

« Il y a toujours plusieurs hommes dans un homme, » disait Montaigne : cela est vrai, surtout de l'écrivain ; il n'en est pas un chez lequel il ne soit facile d'observer et de distinguer plus ou moins nettement les diverses couches intellectuelles dont l'ensemble constitue l'individualité littéraire. Chez Frédéric Soulié, deux grandes divisions frappent d'abord : le romancier et l'auteur dramatique, poètes et penseurs tous les deux. Mais chacune de ces divisions se subdivise à son tour, et l'étude même rapide des divers aspects de ce talent si vigoureux fait naître des réflexions douloureuses sur le désordre social qui a succédé dans notre pays à notre grande révolution, désordre qui amènera sans doute une réaction que nous ne verrons pas.

Jeté dans la vie commune comme nous tous, sans direction, sans but, sans vocation arrêtée, Frédéric Soulié a d'abord été artisan, puis il s'est réveillé poète, il a fait un chef-d'œuvre ; et puis il a fallu vivre, et de cette vie pénible, laborieuse, qui exige tant, qui use vite et qui dévore tout. Il s'est fait journaliste : il a écrit dans la *Pandore*, dans le *Corsaire*, dans l'*Artiste*, dans le *Journal général de France* ; puis bientôt les *Débats*, la *Presse*, la *Quotidienne*, le *Messenger*, le *Siècle*, ont publié ses romans, pendant que les principaux théâtres jouaient ses pièces. L'artisan était devenu manœuvre de lettres. Sans doute, dans toutes ses productions, on retrouve l'immense talent qui ne pouvait jamais lui faire défaut, mais une critique sévère aurait à signaler dans le style de l'écrivain les traces inévitables d'une ex-

cessive précipitation, d'une périlleuse fécondité.—Un jour, tout infirme que nous soyons, nous tenterons peut-être cette œuvre d'impartialité, avec le respect dû à un si grand talent ; aujourd'hui, nous avons devant nous l'aimable, l'excellent confrère que tous nous regrettons.—Cent fois nous l'avons gardé pour nous tout seul, des heures durant, dans de douces et délicieuses causeries. Dire combien il était bon, facile, modeste, dire combien son caractère était droit, son âme loyale, sa parole franche, n'est pas chose possible.

Frédéric Soulié était avant tout poète. Tout ce qu'il regrettait, c'était de ne pouvoir pas se livrer, sans inquiétude pour le présent, sans crainte pour l'avenir, à sa passion pour la langue d'Hugo et de Lamartine. Il a commencé sa vie littéraire et il l'a terminée en faisant des vers. Ces strophes suprêmes, testament du poète, seront lues demain, comme nous l'a dit M. Achille Collin, sur le bord de sa tombe. On nous assure que ce chant du cygne est empreint d'un grand caractère de tristesse et de résignation biblique. L'auteur s'y compare à un riche cultivateur qui, au moment de rentrer sa moisson, est assailli par l'orage qui noie ses gerbes et par le feu du ciel qui incendie sa maison.

Il nous reste de l'homme que nous regrettons un volume de poésies. Rien de plus charmant que quelques lignes de lui qui précèdent cette publication. « Quoique j'aie écrit plus de cinquante volumes, dit-il (c'était en 1841), ce recueil à lui tout seul renferme plus de mes sentimens personnels que tous les livres que j'ai publiés. . . Si maintenant on me demande pourquoi je fais cette publication, il faudra bien que j'avoue qu'il y a de ma part beaucoup de cette faiblesse inhérente à la qualité d'auteur, que les gens mal élevés appellent vanité, et qui n'est qu'une tendresse aveugle pour ses enfans, tendresse qui préfère d'ordinaire les plus chétifs. J'aime mes vers, que j'ai presque tous faits quand je souffrais, ou bien quand je n'espérais plus, ou que je n'espérais pas encore ; je les aime, qui peut m'en vouloir ? Il n'y a que ceux qui ont de l'esprit et point de cœur.

« Il s'est passé à propos de ce volume et de quelques autres une scène qui apprendra beaucoup mieux la vérité au public que toutes mes réflexions.

« Un jour que mon éditeur était chez moi, il admirait sur une tablette de ma bibliothèque une quarantaine de volumes tout nouvellement reliés.

«—C'est pourtant vous qui avez fait tout cela ? me dit-il d'un air de triomphe. (Ceci est un sentiment particulier à l'éditeur de s'énorgueillir des œuvres de son auteur.)

«—Hélas ! oui, c'est moi.

«—Déjà quarante volumes !

«—Sans compter le théâtre : tragédies, drames, opéras-comiques, etc., et sans compter aussi mes poésies.

«—Pourquoi ne les mettez-vous pas à la suite ?

«—Parce que les unes ont été publiées in-quarto, et les autres en in-dix-huit, et que cela dérangerait la pompeuse régularité de mes in-octavo, à moins d'en faire une nouvelle édition.

« Mon éditeur réfléchit un moment ; puis il me dit comme un homme qui va faire une grande action de dévouement ;

« Dame ! si cela pouvait vous faire grand plaisir, je ferais volontiers une belle édition in-octavo de votre théâtre et de vos poésies.

« Comme par un prestige subit, je vis s'allonger à mes yeux la longue ligne de tous mes volumes ; elle me sembla prendre un développement superbe. Je lus sur le dos de ces futurs volumes

les numéros 45, 46, 48, 50. Je fus fasciné, et je répondis avec empressement :

—Mais vous me ferez grand plaisir. Et voilà peut-être pourquoi je publie ces poésies.”

Cette bonhomie, cette simplicité, se retrouvent dans toute la vie de l'homme que nous pleurons aujourd'hui. Jamais sa bourse n'est restée fermée ; sa plume et son or étaient toujours au service de ceux qui étaient malheureux.— Il aimait les artistes et s'honorait de leur société autant que de celle des plus grands personnages. Les jours où il recevait, ses salons n'étaient pas assez grands pour contenir tout ce que la presse, le théâtre, les lettres, la politique elle-même, avaient de plus illustre.

Hier la petite église de Bièvre était pleine, tout le village en deuil s'y était rendu ; les habitans, bourgeois et cultivateurs, assistaient à cette messe dite par le prêtre qui avait reçu le dernier soupir du célèbre écrivain ; une femme, toute en noire, qui durant quatre-vingts nuits n'avait pas quitté le chevet du malade, s'est approchée de l'autel et a communiqué devant tout le village.

Demain nous nous presserons tous autour de la dépouille mortelle de notre illustre confrère ;—des voix éclatantes diront sur sa tombe ce qu'il a été, et les regrets unanimes qu'il inspire ;—trois grandes corporations doivent escorter son corps jusqu'à sa dernière demeure : la société des gens de lettres, la société des auteurs dramatiques, la société des artistes ; on parle de préséance, on parle de conflit possible ; il n'y en aura pas, il ne peut y en avoir. Auteurs dramatiques, artistes, gens de lettres, tous sont frères, tous doivent être appelés ensemble, tous ne forment qu'une grande et même association, et chacun n'ira là qu'avec une pensée : celle d'honorer un grand talent, un beau caractère, et pleurer un ami.

CHARLES DE MATHABEL.

DERNIERS VERS DE FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Voici les derniers vers que Frédéric Soulié a composés à son lit de mort et qui ont été recueillis par M. A. Collin, son secrétaire ; ils sont adressés à la digne sœur de charité qui ne l'a point quitté pendant sa maladie.

Le dialogue suivant s'établit entre Frédéric Soulié et ses amis avant la dictée de ses admirables vers :

J'ai fait des vers tout à l'heure.... nous dit-il, voyons si je m'en souviens !... Et nous de nous écrier, ménageant chaque étincelle de ce foyer qui s'éteignait....—Ami, de grâce, ne cherchez pas....—Si, si.... oh ! laissez-moi ce doux rappel.... écrivez, Collin. Et alors, d'une voix qui s'éteignait et se ravivait par intervalle, il chanta, le cygne superbe dont les derniers accens allaient se perdre dans la tombe :

Louise, noble cœur, ange au regard si doux,
Quant l'ange de la mort, presque vaincu par vous,
Oubliait de frapper sa victime expirante,
Pour le pauvre martyr, vous, l'image vivante
De tous célestes dons et de toutes vertus,
Que vous dire, âme d'or, ma sainte bienfaitante ?
Vous m'avez tenu lieu, sœur, de ma sœur absente,
Mère, de ma mère qui n'est plus.


Je n'achèverai point mon pénible labeur !
Plus de récolte.... hélas ! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille ;
De mon rude labeur nourrissant ma maison
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson !

Viens près de moi, Béraud.... et vous, Massé, Collin !
Près de moi, près de moi.... car voici bientôt l'heure !....
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin
Pour entrer dignement dans....

Et sa voix s'arrêta, et ses yeux, vitrés par le froid de la mort s'éteignirent lentement. Frédéric Soulié n'avait que 47 ans.

A M. LE DIRECTEUR DE L'ALBUM.

MONSIEUR,



A fin de Frédéric Soulié est un de ces faits touchants que le cœur aime à recueillir et que l'esprit se plaît à méditer ; ce n'est pas seulement la religion qui doit l'enregistrer avec joie ; la littérature peut en tirer une leçon instructive ; je ne parle pas de cette littérature sérieuse, appliquée à l'étude du vrai, à la contemplation du beau et qui ne cherche qu'à élever par un labeur consciencieux la dignité de l'intelligence humaine ; celle là ne figure dans la scène funèbre à laquelle la Presse Parisienne vient d'assister que pour les regrets qu'elle a excités et pour l'hommage qu'elle a reçu. Je veux parler de cette autre littérature qu'on appelle facile, et qui, en effet, l'est trop de toutes manières puisqu'elle gémit sans cesse de ses complaisances, puisqu'elle déplore toujours sa servitude et qu'elle finit tôt ou tard par se repentir de sa fécondité. Frédéric Soulié était né poète, et il n'a pu l'être ; il était né penseur, et il n'a pu donner à sa pensée la direction qu'il a voulu. Comment cela s'est-il fait ? où était l'obstacle ? où est le tort ?

“C'est le malheur des tems, s'écrie M. Jules Janin dans une éloquente effusion de douleur et de compassion. Pauvre Frédéric Soulié ! quand on songe à tout ce qu'il a fait, à tout ce qu'il a tenté, à tant de livres, à tant de drames, à tant de rêves, à tant d'angoisses, à cette existence chancelante, à ce cœur malade, qui se gonflait jusqu'à se rompre, on se sent saisi d'une profonde pitié. Ce malheureux ne s'est donc pas reposé un seul instant ! il a donc lutté nuit et jour contre ce mal qui devait l'étouffer ! ses livres, qui les peut compter ? à peine, si les monoclatureurs nous diraient le nombre de ses drames ; or, voilà ce qui m'afflige, et ce qui me fait regretter cette mort si prompte ; cet homme eut été si heureux et si célèbre, il eut vécu si longtemps, s'il avait eu le droit de ne produire que les Mémoires du Diable et la Closerie des Genêts. Mais une fois lancé dans cette carrière pénible et charmante des belles-lettres, il faut aller encore, il faut aller toujours. Le public veut de toi, obéis esclave à ton maître et seigneur ; plus de répit, plus de repos ; chacune des matinées de ce peuple français dévore en trois heures plus de livres qu'il n'en fallait autrefois pour suffire à notre consommation d'un grand mois.”

Tout cela est vrai, mais est-ce bien toute la vérité ? La vogue explique la précipitation, la négligence, l'imperfection enfin, elle explique l'oubli des conditions de l'art, elle n'explique aucun autre désordre, elle ne justifie ni le sacrifice de l'inspiration ni l'asservissement de l'esprit à la matière. Il y a autre chose à dire, et le dernier confident, le plus fidèle ami de Frédéric Soulié ne l'a pas dissimulé. Le poète a eu peur de l'indigence ; *sa plume était trop riche pour se résigner à la pauvreté* ; donc, c'est le besoin de vivre, non comme vivaient Corneille et Racine, mais comme vivent les romanciers à la mode ; en d'autres termes, c'est l'aspiration à l'opulence qui l'a rendu rebelle à sa vocation, en l'éloignant des régions éthérées et pures de la poésie ; et cela est si vrai qu'à l'heure de l'agonie, quand déjà cette fortune si chèrement acquise n'était plus que néant, Frédéric Soulié dégoûté de toute entrave, est redevenu l'homme de ses premiers jours, de ses premiers vœux, de ses premières pensées." Il s'est transfiguré en poète, dit un témoin de ce retour sublime. Est-ce tout ? non, la flamme du foyer n'était que couverte ; elle a éclaté ; la piété héréditaire des enfans de la Bretagne est remontée d'elle-même du cœur aux lèvres du mourant.

Le ciel lui avait envoyé un de ses anges pour le ramener à lui ; Frédéric Soulié a cru revoir sa sœur absente et sa mère qui n'est plus sous les traits d'une sœur de charité ; et il a prié avec la bonne sœur Louise comme il priait sans doute sur les genoux de sa mère et près du berceau de sa sœur. Auteur dramatique et associé à la direction d'un théâtre, il est mort de la mort de Molière, soutenu par les mêmes mains et recevant les mêmes secours ; mais hélas ! ce rapprochement fortuit des deux morts ne fait que trop ressortir la différence des deux vies. Molière voulait aussi échapper au besoin, il aspirait aussi à la fortune ; mais il n'entendait pas l'acheter aux dépens de sa gloire. Loin de prendre les mille visages du public ou de se soumettre aux fantaisies de l'opinion, il a fait son public à son image, il a forcé l'opinion à recevoir et à suivre sa loi. L'esprit calcule et se plie ; le génie calcule aussi, mais il ne se courbe pas ; il attaque de front les résistances, il emporte de haute lutte les obstacles et finit par assujettir tous les goûts à son goût.

Je n'abuserai pas d'une comparaison qui serait écrasante, même pour les supériorités les plus irréprochables. Sans remonter jusqu'à ces dictatures de l'intelligence dont la domination est irrésistible, il y a pour tout écrivain le même droit de libre arbitre que pour vous et moi ; le champ du bien n'est pas moins productif que le champ du mal, s'il est habilement cultivé ; tout dépend si non du caractère, du moins de la volonté et du talent de l'homme. Qu'on n'accuse ni les mœurs de la société, ni le goût du temps. L'influence vient d'en haut et non d'en bas ; une plume est un sceptre ; si l'on ne s'en sert que pour aulner du papier sur un comptoir, à qui la faute ?

La France est avide de contes, insatiable de romans ; oui, sans doute, je le reconnais sans la moindre difficulté avec M. Jules Janin ; elle a cela de commun avec toutes les nations ; partout les hommes sont aussi avides de récits que les enfans ; mais la France pays d'art, pays de goût, terre classique de la délicatesse, préfère les bons livres aux mauvais : on peut exciter sa curiosité par des contes et des romans exagérés ou faux ; on n'obtiendra jamais d'elle un souvenir durable que par des œuvres dignes de son admiration ou de son estime. J'invoque à cet égard un témoignage qui aura pour vous tout le poids d'une

autorité : " Les peintures de mœurs que vous offrent les feuilletonistes français, disait l'an dernier M. Parent à l'Institut Canadien, se rapportent à un état de société si différent du nôtre, qu'elles ne peuvent que fausser vos idées dans les applications que vous voudrez en faire, et ce sera un grand mal ; mais la plupart du temps, vous serez transporté dans un monde fantastique où tout sera exagéré, chargé, caricaturé de telle sorte que le lecteur européen lui-même ne s'y pourra reconnaître."

Qu'on ne s'y trompe pas ; un auteur ne suppose le public corrompu que pour avoir le droit de le corrompre ; c'est méconnaître, c'est calomnier toutes les sociétés, celles de l'Amérique comme celles de l'Europe, que de leur attribuer un amour effréné des lectures immorales ou vulgaires, le goût du faux, le besoin de l'in vraisemblable, la passion du monstrueux. L'accueil que les deux mondes ont fait aux romans de Walter Scott et de Fenimore Cooper répondrait victorieusement à cette supposition injurieuse si une refutation était nécessaire. A Dieu ne plaise, toutefois, qu'en parlant d'un pécheur repentant, qui s'est surtout nui à lui-même et qui a si bien mérité d'être absous, je veuille l'innocenter à la justification des lettres françaises ! ce serait plus que sévère, ce serait inique ; son propre aveu donne la mesure de sa faute ; il a été plus léger que coupable, il n'a osé lutter ni contre les exigences du parterre ni contre les rigueurs de la fortune ; il s'est trop méfié de lui-même, il n'a pas su assez comprendre qu'il était de force à combattre et à vaincre. Pauvre Frédéric Soulié, m'écrierai-je à mon tour ; que d'espérances faisait naître en nous ton imagination brillante et féconde lorsqu'à 25 ans, tu nous lisais tes vers dans ce salon hospitalier de la rue neuve du Luxembourg qui réunissait chaque mardi soir nos maîtres et nos amis, Naudet, Champollion, Victor Leclerc, Belmontet, Goubeaux, Barrillon, Weiss, Saladin, Voyer-d'Argenson et tant d'autres dont les noms n'avaient pas encore été inscrits au frontispice d'aucun livre, mais qui étaient déjà célèbres parmi leurs jeunes contemporains. Je vois encore tes grands yeux si pétillans d'esprit et de gaieté, ta chevelure noire et flottante, ta bouche épanouie, toujours ouverte aux paroles bienveillantes et comme réfléchissant les sourires de ton cœur ; j'entends encore cette voix un peu sourde, mais expressive et sympathique qui s'animait à la cadence du vers ainsi qu'un coursier au bruit du clairon. Tes préludes nous ont charmés ; nous avons salué avec bonheur l'avenir qu'ils semblaient promettre, et maintenant, après l'anéantissement si cruel de nos espérances, nous partageons le sentiment qui t'a saisi sur ton lit de mort ; nos regrets égalent les tiens ; que ne puis-je les exprimer dans cette langue divine que tu parlais sur le seuil de la tombe !

D'un ange à tes côtés s'exhalait la prière,
Comme l'encens qui monte aux célestes parvis,
Tandis que balancés sur des flots de lumière,
D'autres anges s'offraient à tes regards ravis ;
Tu chantaient, et leur voix répondait à la tienne ;
La poésie émue à cette hymne chrétienne
A reconnu son fils ; cesse, pauvre orphelin,
Cesse de regretter ta mère et ton enfance ;
Tu viens de retrouver sous la robe de lin
Avec tes rêves d'or ton heureuse innocence ?

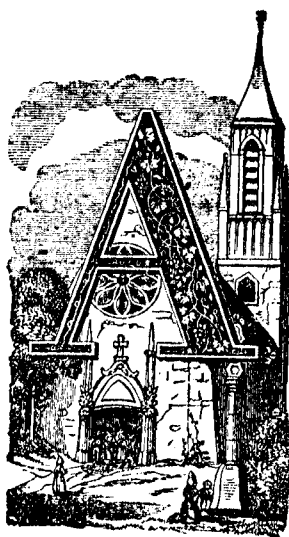
UN FRANÇAIS.

Montréal, Oct. 1847.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

A BORD DU STEAMER LE BRITANNIA.

Le *Siècle* de Paris reçoit maintenant d'un des plus spirituels écrivains du jour, M. Charles De Boigne, quelques lettres sur l'Amérique du Nord, qu'il visite en ce moment, avec une mission du ministère du commerce et de l'agriculture. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les reproduisant. Ce travail, purement littéraire, renferme des détails fort curieux sur les mœurs américaines. L'intérêt que l'auteur a su y répandre prouve que la partie sérieuse de son voyage, qu'il destine à un autre genre de publicité, n'a pas nui dans celle-ci aux observations fines et piquantes, qui sont un des côtés de son talent.



I.

UTREFOIS, hier encore, pour se rendre de Paris en Amérique, le chemin le plus long était le plus court. Au Havre, cette banlieue maritime de Paris, on ne trouvait que des bâtimens à voiles, lourdes diligences de mer, soumises pour partir, et surtout pour arriver, au bon plaisir du vent. Une telle perspective n'était pas du goût de tout le monde, et les voyageurs qui tenaient plus à leur temps qu'à leur bourse passaient la Manche de Boulogne à Douvres ou à Folkestone, et traversaient l'Angleterre jusqu'à Liverpool. Là des bateaux à vapeur, de proportions colossales, partant quand même, les transportaient en Amérique à jour fixe et presque à l'heure dite. Aujourd'hui, cet état d'infériorité a cessé, et depuis quelques jours une ligne de vapeurs français relie le Havre et New-York.

Il y a quelques mois, le steamer anglais le *Britannia* emportait dans le nouveau monde quatre vingt-quatre passagers de tout âge, de toute condition, de tout pays. Le jour du départ est ordinairement un jour triste et solennel, surtout lorsqu'il s'agit d'une traversée de mille lieues. A Paris, un homme qui part pour Lyon ou Saint-Quentin est entouré de parens et d'amis; ce sont des poignées de main, des baisers, des larmes à fendre le cœur le plus sec. Les chevaux sont déjà partis que l'on s'embrasse encore à la course. A Liverpool, les adieux sont moins tendres et moins expansifs. Les Anglais, de leur nature, ne sont pas très sensibles, et si par hasard une larme menace de s'échapper de leurs yeux, ils la renfoncent bien vite : ils rougissent de la douleur la plus légitime. Au moment de s'élancer dans l'Océan, le *Britannia* ne présentait donc pas la plus petite scène de désolation domestique. Parmi les passagers, à peine quelques-uns entendaient résonner à leurs oreilles ce souhait si vague et si facile : Bon voyage !

Mais le *Britannia* est parti, et chacun s'empresse, chacun profite des courts instans de repos qui lui restent. Plus tard il ne serait plus temps. Le mal de mer n'attend pas ; il n'est aux ordres de personne ; il arrive comme la foudre, et s'éloigne à pas de tortue, quelquefois même il ne s'en va pas du tout. Il n'est pas de voyageur, si novice qu'il soit, qui ne sente combien ces premiers momens sont précieux. Voyez-les tous, leur bulletin à la main, se précipiter et courir à la découverte de la cabine qui leur est échue ; puis, quand ils l'ont trouvée, s'installer, faire leurs préparatifs. Avant tout ils songent au mal qui va venir. Là ils placent un flacon d'eau de Cologne, là un flacon de vinaigre ; ici c'est un citron que la main saisit sans peine. Quant aux

meubles, l'inspection est bientôt faite : ils se réduisent à un lit qui serait trop étroit, même comme cercueil ; à une toilette commune et à un marchepied destiné à faciliter l'escalade du second lit ; car dans cette cabine, qui a six pieds et demi de long sur cinq de large, on est condamné à vivre deux, à souffrir deux, l'un à l'entresol, l'autre au premier étage. Comprend-on tout le charme de cette communauté de vie ? Quel bonheur d'être lié, enchaîné à un homme qu'on n'a jamais vu et qui devient un autre vous-même, à un homme dont le sommeil insulte parfois à vos insomnies ? Vous avez beau crier, vous lamenter, vous plaindre de toutes les forces qui vous restent, vous ne parvenez pas à troubler l'impertinent repos du compagnon que le sort vous a donné. De tous les camarades de cabine, le plus insupportable est celui qui se porte trop bien quand vous vous portez trop mal. Notre égoïsme naturel s'exalte jusqu'à la cruauté lorsque nous sommes malades. Pendant les premiers jours d'une traversée, l'entresol ne se préoccupe ni des manières, ni de l'esprit du premier étage. Ce sont choses parfaitement inutiles. Ce que veut le passager qui souffre, c'est un compagnon de souffrances, fût-il mal élevé, sot et désagréable ; il ne revient à d'autres idées que lorsque la santé lui est revenue. Après avoir payé son tribut à la mer, on se trouve moins indifférent à l'endroit du moribond avec lequel l'on a exécuté des duos de nausées, ou de l'Hercule qui a dormi de si bon cœur au dessus ou au-dessous de douleurs qu'il ne partageait pas. On ne se contente plus si facilement : de simples maux de cœur ne sont plus une recommandation suffisante aux yeux d'un ex-malade ; l'on perd toute animosité contre un voisin plus heureux ou plus valide, et bien souvent les sympathies entamées sous l'influence commune du mal de mer cèdent à un premier mot, à un premier regard, aussitôt que les nausées ont disparu.

L'installation dans la cabine est l'affaire la plus importante ; mais ce n'est pas tout : il faut songer à l'avenir, au bienheureux moment où l'appétit sera revenu, en un mot il faut choisir et retenir sa place à la table commune. En mer, la vie se partage en quatre occupations : dormir, manger, causer et s'ennuyer. Si l'on passe douze heures dans son lit, on en passe quatre à table ; que deviendrait-on à côté d'un convive qui n'aurait d'autre mérite que celui d'engouffrer, sans proférer un mot, sa part de côtelettes et de biftecks ? A bord, les coterics abondent, et la coterie la plus naturelle est celle qui se forme à table entre voisins et voisines. A table, on ne mange pas toujours ; on fait vite connaissance, l'intimité s'établit, on devient expansif, on raconte ses propres affaires, on médite de celles des autres, et autant vaudrait ne pas trouver à manger que de ne pas trouver à qui parler. Dieu vous garde d'un voisin silencieux et morose, ayant plus d'appétit que d'esprit ! Le désagrément ne finit pas avec chaque repas. Après le déjeuner, le dîner, le thé du soir, on aime à se promener sur le pont, et si votre compagnon de table vous manque, à qui vous adresser ? Quel bras passer sous le vôtre ? Il est si bon, pendant les longues heures de la traversée, de s'épancher dans le sein d'un ami intime dont on ne sait pas ou dont tout au moins on estropie le nom ! Si l'intimité, si la confiance, ne sont pas venues,

chaque individu qui passe est mis sur la sellette. On contrôle son visage, sa tournure, son âge, ses projets, sa vie tout entière.

A bord du *Britannia*, il y avait ample matière à observations et à malignités. Sans être le diable boiteux, on pouvait lire couramment au fond de bien des cœurs, de bien des intérêts, de bien des vanités, qui ne prenaient pas même la peine de mentir. Sur l'Océan on ne prend pas tant de précautions.

Voici deux couples anglais : le premier se compose d'un major et d'une major dans le quarantième ou cinquantième hlyander. Le second mari n'est que capitaine. Quoique Anglais, le major avait été brun : pour le moment il était gris, bien qu'à peine âgé de trente ans ; mais il avait toujours servi dans des contrées tropicales, sous des cieus brûlans. Le major avait six pieds de long sur cinq pouces de large. Le temps qu'il ne passait pas à recouler près de sa nouvelle colombe (il était marié depuis quinze jours à peine) il l'employait à se parfumer des essences les plus exagérées et à se parer de ses costumes les plus nationaux. Tantôt il s'affublait d'un habit, qui, sans commencer comme une sirène, finissait comme elle ; tantôt il se drapait dans une écharpe écossaise avec une grâce qui n'appartenait qu'à lui. Mais ce n'étaient que des occupations accessoires pour notre digne major. Il fallait le voir, pliant sous le poids des fauteuils, des manteaux et des coussins ! Il fallait le voir vingt fois, cent fois dans la journée transporter tout ce bagage selon le caprice et le bon plaisir de sa tendre moitié ! Sans doute il devait être un brave et digne major ; mais quel commissionnaire il eût été ! quel trésor pour les locataires pressés de déménager !

Le capitaine marchait pas à pas sur les traces de son chef. Comme lui il s'était marié dans un moment où l'on ne songe guère à prendre femme c'est-à-dire quinze jours avant d'aller rejoindre son régiment aux îles Bermudes ; comme lui il s'était fait missionnaire par amour. Hercule filait bien aux pieds d'Omphale : quel meilleur modèle eût-il pu choisir que son excellent major ? Il faut l'avouer cependant, gros, joufflu, rubicond, le capitaine n'était pas à la hauteur du major : il n'avait ni sa dextérité ni son grand air sous les fauteuils et les manteaux ; parfois il s'abandonnait à des mouvemens d'impatience et de mauvaise humeur dont le major eût été incapable. Un jour il lui arriva de laisser tomber un coussin à la mer et de rire de la mésaventure. Il ne se croyait pas observé. Mais à bord on est curieux et bavard ; pas un mouvement, pas un geste, pas une parole n'échappe à la publicité, et pendant plus de vingt-quatre heures il ne fut question que de la maladresse et de l'hilarité déplacée du capitaine ; il n'est même point certain que madame la capitaine n'ait pas trouvé dans sa cabine un petit billet délateur chargé de lui dénoncer les méfaits de son seigneur esclave. Du reste, c'était un beau militaire, taillé en manière de tambour-major, et aux îles Bermudes, où l'on n'est pas gâté par la vue des coquets officiers des *horseguards*, le capitaine pourra bien tourner la tête à quelques naturelles.

Quand aux jeunes femmes, elles abusaient étrangement du mariage ; elles faisaient les belles nonchalantes ; elles se laissaient adorer, servir à genoux par leurs maris, sans songer que bientôt cet empire si doux à exercer passerait peut-être en d'autres mains, et que major et capitaine ne tarderaient pas à prendre leur revanche. Elles croyaient à une éternelle lune de miel, sur terre comme sur mer. Mais pendant une lune de miel passée en pleine mer que ne ferait-on pas pour sa femme ? la plus aveugle obéissance n'est pas même de la galanterie, c'est un devoir, et ce devoir chacun le traduit et l'exerce à sa fantaisie et celui-ci à force de petits soins et de tendresses intelligentes ; celui-là à force de bras. Mais les femmes se préoccupent peu de l'avenir. Le présent leur semble devoir durer toujours, et les nouvelles mariées jouaient imprudemment leur rôle de reines déguisées, d'impératrices souffrantes, comme s'il eût dû ne jamais cesser. Sur des robes qui avaient été fraîches, elles étalaient, d'ailleurs, des bracelets, véritable rançon de rois, des broches, des bagues, des chaînes, des colliers, qui leur donnaient un faux air de ces boutiques où tout ce qui réluit n'est pas or. Ainsi attifées et dorées, elles tricotaient des bas et des chausettes, mais elles ne paraient à personne. Malades, souffrantes

toute la journée, elle revenaient à la vie juste au moment où sonnait l'heure de chaque repas, et elles mangeaient en épouses plus affamées qu'amoureuses. Le hasard leur avait fait une bizarre destinée. Voyageuses infatigables, elles avaient rencontré en Palestine les galans officiers qui devaient un jour devenir leurs maris. Pendant leur excursion, des Bédouins avaient fait mine de vouloir les dévaliser ; mais de chaque côté on avait eu peur : chez les voyageurs anglais, peur d'être attaqués ; chez les Bédouins, peur d'attaquer.

Les deux miss ne se montrèrent pas moins reconnaissantes envers leurs chevaliers des prodiges qu'ils se proposaient d'accomplir en leur honneur. Au retour en Angleterre le double mariage fut célébré le même jour. Mais, hélas ! dès le lendemain, le ministre de la guerre, qui n'a rien de sacré, intima l'ordre aux époux de se rendre aux îles Bermudes. Les deux couples s'arrêtèrent à Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse et possession anglaise. Là un petit schooner les attendait qui devait les transporter au siège de la garnison.

Ces petits détails intimes seraient restés inconnus sans les indiscretions des deux femmes de chambre à la suite des nobles dames ; si les maîtresses étaient muettes, les suivantes ne l'étaient pas.

Ces époux assortis n'accaparaient pas seuls l'attention publique. Plusieurs passagers partagèrent avec eux cet honneur et au premier rang un jeune Français, qui fut le lion de la traversée, grâce bien moins à sa figure à ses manières, à son esprit, qu'à son nom tant soit peu bizarre. Ce nom ne ressemblait à aucun autre, et il était bien fait pour piquer la curiosité : le jeune Français s'appelait M. Rosa-la-Rose. Le premier qui révéla ce nom, aussi étrange, que latin, passa pour un mystificateur. Il fallut qu'une députation de passagers, envoyée dans la cabine de l'étranger, constatât le fait. Les curieux n'étaient guère plus avancés. Il y avait sous ce nom une énigme, et aucun Cédipe ne se trouvait à bord. Le hasard seul pouvait amener la découverte d'un secret si important. La première fois que M. Rosa-la-Rose parut sur le pont, ce fut comme une émeute. Peu s'en fallut qu'on ne montât sur les mâts pour le mieux examiner. Quant à lui, il riait sous cape de l'effet que produisait son nom, et il se laissait regarder, admirer avec honnime. Les personnes auxquelles il daigna adresser la parole furent enviées et jalouses, et le lendemain on prit en haute considération une dame près de laquelle il s'était assis deux fois. Au reste, cette dame était d'un mérite à se passer de la faveur que lui témoignait M. Rosa-la-Rose. Il paraît que celui-ci était connaisseur, car une fois qu'il eut goûté de cette conversation fine et délicate, il voulut en goûter encore. Lorsque la familiarité se fut établie entre eux, il lui fit hommage de la petite aventure à laquelle il devait son nom.

—Madame, lui dit-il un peu piqué, seriez-vous par hasard la seule personne à bord qui ne fût pas curieuse de savoir comment je suis devenu M. Rosa-la-Rose ?

La dame sourit, ne répondit pas, et M. Rosa-la-Rose poursuivit :

J'arrive à Liverpool, continua-t-il, je me rends à l'office des steamers : jé demande une place pour Boston ; je crois tout fini, et je me prépare à m'éloigner.

—Monsieur, me crie le commis, votre nom, s'il vous plaît ?
—Mon nom ? et à quoi bon ? Je vous ai donné mon argent, laissez-moi mon nom."

—Le commis insiste : ce garçon avait sa consigno ; moi, je persiste ; pourquoi ? Je l'ignore. Mais quand je loue une stalle à l'Opéra italien, je ne livre pas mon nom, et personne ne me force à le livrer. Ici le cas était plus grave ; le commis ne se contentait pas de monsieur trois étoiles. Il voulait un nom, un vrai nom. Impatienté, jé lui jetai ce nom de *Rosa-la-Rose*. Le commis l'inscrivit gravement sur son registre, de sa plus belle écriture, et voilà comment je suis condamné à faire une traversée de mille lieues sous le nom de Rosa-la-Rose. Ah ! madame, ne plaisantez jamais avec un Anglais !

Quel était le vrai nom de ce jeune pseudonyme ? Nul ne le sçut à bord, à moins qu'il n'ait été indiscret avec la jeune femme qui,

sans lui rien demander, avait su l'amener à une confiance vainement sollicitée par de moins beaux yeux.

Le jour même du départ, il s'était passé à bord du *Britannia* une véritable comédie en plusieurs actes. Les mains dans ses poches, le visage blême et les cheveux rouges, un passager se promenait sur le pont. Sa bouche sourit; ses yeux clignent agréablement: toute sa personne exale un parfum de bonheur. Mais, grand Dieu! quel changement subit! Le malheureux balbutie, tremble, pâlit, va se trouver mal; on s'empresse autour de lui; on le soutient; on lui prodigue mille soins. Seule, une jeune fille, d'une adorable figure, semble rire de ce mal subit. Est-il possible qu'un cœur si insensible habite sous une si charmante enveloppe? Mais la scène change encore une fois: ce jeune homme et cette jeune fille se connaissent; leurs yeux se sont rencontrés, et par un mouvement sympathique, ils se lèvent, ils volent au-devant l'un de l'autre, et l'explication a lieu publiquement, *coram populo*. C'est encore l'histoire d'une jeune fille trop tendre et d'un amant trop volage; pauvre, mais honnête, Arabelle s'était munie d'une promesse de mariage en règle. Elle est Anglaise, son prétendu est Anglais, et en Angleterre la loi ne badine pas avec les promesses de mariage; Aussi Arabelle avait-elle vu sans crainte, au bout de quelques mois, l'aniour de son fiancé subir toutes les variations du baromètre conjugal. Le continent ne lui semblait pas un lieu de refuge assez sûr contre les droits d'Arabelle, celui-ci avait résolu de mettre l'Océan entre lui et le bonheur qui lui était promis. Mais le maladroit, pour mieux cacher ses projets de fuite, était redevenu aussi tendre que jamais. Arabelle ne s'était pas laissé tromper par ce beau fixe si subit. Un avare ne veille pas sur son trésor avec plus de patience qu'elle ne veillait sur son futur mari; elle avait deviné le plan sinistre qu'il roulait dans sa tête; elle sut que James devait partir sur le *Britannia*, et aussitôt elle se mit en mesure de le suivre avec son excellente mère, qui se fiait aveuglement au génie de sa fille. Une fois sur le *Britannia*, James se croyait hors de danger, hors de mariage, lorsque tout à coup il se retrouve en présence de son Ariane. Il ne lui restait plus qu'à s'exécuter de bonne grâce; il se plaignait même de la dure nécessité où il était d'attendre deux semaines peut-être avant de pouvoir tenir sa parole. Arabelle avait réponse à tout. Elle avait découvert à bord la présence d'un ministre protestant; elle prit James au mot, et les deux fiancés furent unis en présence de tout l'équipage.

Quand il fut marié, M. James devint excessivement jaloux. Il avait été amant infidèle, il devint mari défiant. Il passa sans transition de l'indifférence à l'amour, tandis que chez Arabelle s'opérait peut-être une révolution contraire. M. James put prendre un avant-goût des joies célestes qui lui étaient réservées.

Il y avait de tout à bord du *Britannia*: des aventuriers qui couraient après une fortune et une femme, deux choses qu'on dit plus faciles à attraper en Amérique qu'en Europe.

Il y avait un couple de Java, l'époux d'un âge et d'un abdomen respectables, l'épouse à l'œil étincelant, à la taille cambrée, à la chevelure qui faisait honte à l'ébène. On les avait surnommés l'hiver et l'été.

Il y avait un professeur de la faculté de Besançon, grand amateur de botanique, et jusqu'à un poète anglais qui avait osé traduire en vers les chansons de Béranger!

La littérature politique était mieux représentée que la poésie. Déjà connu par des succès que lui envient les noms les plus renommés d'Europe, M. Henri Wikoff a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il s'est jeté dans la politique; il s'est fait publiciste, homme de lettres. M. Wikoff vise au congrès, et il y arrivera; mais avant de siéger à Washington, il aura publié un grand ouvrage sur la France et ses hommes d'Etat les plus distingués, M. Wikoff s'est donné une noble mission: il prêche l'union entre la France et l'Amérique, et ses écrits ne peuvent qu'exercer une légitime influence sur les deux nations.

Enfin, pour clore la liste des passagers dont on peut dire quelque chose, il y avait trois pauvres prêtres catholiques parqués dans l'entrepont pour cause d'économie, séminaristes légers d'argent, mais riches de foi et d'espérance; natures molles, pâteuses et lymphatiques, sur lesquelles le mal de mer avait eu beau jeu.

Telles étaient leurs souffrances, que pendant toute la traversée ils n'ont vécu que de cornichons.

A tout seigneur tout honneur; au capitaine du *Britannia* appartient une dernière et honorable mention.

Marin intelligent, infatigable, maniant à sa volonté un bâtiment lent, paresseux et qui roule comme un poussah, poli avec tous ses passagers, aimable avec quelques-uns, charmant avec deux ou trois, un véritable gentleman de mer, tel est le capitaine Harrisson. Pendant une traversée de mille lieues, il n'a pas diné quatre fois à table, il n'a pas dormi deux heures de suite dans son lit. Pendant les premiers jours, tant que le *Britannia* a navigué dans les eaux de la Manche et sur les côtes dangereuses de l'Irlande, le capitaine n'a pas quitté le pont; ensuite c'étaient des courans, des brouillards, des grains et les fameux bancs de Terre-Neuve; c'étaient aussi des montagnes énormes de glace qui passaient majestueusement à côté du *Britannia*, et qui n'eussent pas mieux demandé que de l'écraser en passant.

Le capitaine Harrisson eût été trop heureux s'il n'eût eu qu'à veiller nuit et jour sur la sûreté de son navire, mais mille fois par jour il lui fallait répondre aux mêmes questions:—Capitaine, quel jour arriverons-nous?—Capitaine, aurons-nous bon vent demain?—Capitaine, combien filons-nous de nœuds?—Capitaine, je voudrais bien voir une baleine.

Enfin, le pauvre capitaine était un véritable martyr, et à chaque voyage il a les mêmes désagrémens en perspective. Tous les passagers se ressemblent, tous sont coulés dans le même moule, ils ne sont pas encore partis que déjà ils voudraient être arrivés; pour passer le temps, ils bavardent à tort et à travers, parfois même ils n'épargnent pas les conseils au capitaine; mais en pleine mer il est permis de tout dire, autant en emporte le vent. Que faire à bord quand on a accompli ses quatre ou cinq repas, fumé sa demi-douzaine de cigares, joué deux ou trois robbers de whist, que faire? il faut bien mettre à contribution la patience du capitaine, pour conjurer l'ennui qui vous assiège sans cesse. On se lasse de la mer, du ciel et des étoiles; on se lasse du grog le plus exquis; on se lasse même du délicieux sorbet; il n'y a qu'une chose au monde qui ne vous ennuie jamais, c'est l'ennui que l'on cause soi-même aux autres.

CHARLES DE BOIGNE.

(A continuer.)

— Nous avons commencé pour ce numéro une revue de deux derniers mois, mais nous en retardons la publication, jus qu'à la prochaine livraison, pour faire place à la spirituelle chronique américaine de M. Charles De Boigne. Nos lecteurs nous en sauront gré, sans doute, et d'ailleurs la chronique canadienne est si maigre par le temps qui court qu'on peut bien embrasser un espace de trois mois pour lui donner le moindre intérêt. La revue du mois d'août vous a dit les faits et gestes, les plaisirs de la Capitale durant l'été: celle de novembre vous dira ceux de l'automne.

